

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



ÉMIGRATION, COLONISATION

RAPPORT DU MINISTRE DE L'AGRICULTURE DU CANADA POUR L'ANNÉE 1874

II

Dans l'antiquité, la fondation des colonies fut toujours due, comme en Grèce, au départ de l'excédant, du surcroît de la population à la recherche d'un pays inhabité, peu ou point cultivé : ou, comme à Rome, à un établissement militaire dans une contrée conquise. La première écoulait le trop-plein de ses habitants, la seconde recherchait, au contraire, les moyens d'étendre et d'affermir sa domination.

De ces causes différentes naquirent deux modes de colonisation : l'un libre, indépendant, et qui ne conserva avec la métropole que des rapports d'origine, de parenté ; l'autre politique et militaire, sous la tutelle et la dépendance immédiate de l'état.

Nos colonies modernes, comme nous l'avons dit dans notre premier article, nées d'abord du besoin de fuir des persécutions religieuses et politiques, de l'amour des aventures et des richesses représentées par l'abondance des métaux précieux, l'or, l'argent, produits naturels des pays nouvellement découverts, eurent pour motifs déterminants la recherche d'une sécurité que n'offrait plus la patrie, l'esprit d'entreprise encouragé et fortifié par l'appât du lucre.

Aujourd'hui, bien que le fond des choses ait peu changé, car l'homme obéit toujours aux mêmes mobiles, l'émigration est devenue une force économique, une puissance effective avec laquelle il faut compter, et que tous les gouvernements, à l'envi, s'efforcent d'accaparer à leur profit, et de diriger, moins dans un but politique que dans le sens de leurs intérêts industriels et commerciaux.

Nous avons énuméré déjà une partie des moyens que chaque Etat du Nouveau-Monde emploie pour s'assurer le bénéfice de ce courant. Agences nombreuses, distribution de brochures, de cartes, annonces, réclames de toutes sortes, conférenciers, etc., etc.

Afin de donner à notre organisation toute l'efficacité nécessaire, de mieux lutter avec les sacrifices que font les colonies australiennes et certains états du Sud-Amérique pour attirer sur leurs rivages le flot de l'émigration européenne, le Ministère d'agriculture fédéral a conçu et adopté un plan dont nous allons continuer d'exposer les principales dispositions.

Le ministère a d'abord fait des conventions avec les lignes transatlantiques Allan, Dominion, Temperley et Anchor, conventions qui donnaient aux émigrants autorisés un passage au Canada pour £4.15.

En outre, le ministère, grâce à une entente établie entre lui et l'*Agricultural Laborers' Union*, pouvait offrir aux familles de cultivateurs et aux servantes pauvres un passage au prix de £2.5 par adulte.

Renchérissant sur cette faveur, le gouvernement local d'Ontario remboursait, lui, à chacun des émigrants de cette classe un bonus de £1 4s. 8d., ce qui réduisait à environ £1 le prix de leur transport.

Le nombre d'émigrants appartenant à cette classe et amenés au Canada pendant les deux dernières années présente les chiffres suivants :

1873.....	1,124
1874.....	2,293

M. Taylor, secrétaire général de l'association ; MM. Richardson, Ball et Hillyer, qui ont accompagné ces émigrés, ont remercié le gouvernement canadien de son aide, le priant de bien vouloir continuer pour quelque temps encore, et cette aide et le service de ses agents.

Les uns et les autres se déclarent fort satisfaits du pays et des établissements qu'on y a procurés aux familles des cultivateurs.

Nous ferons observer à nos lecteurs que les diverses colonies australiennes offrent, elles, aux émigrants la gratuité complète du passage. On concevra sans peine ce qu'une semblable concurrence a de redoutable.

Chaque année, un grand nombre de délégués spéciaux, appartenant à diverses associations, viennent au Canada qu'ils parcourent en tous sens, dans l'intérêt des futurs émigrants.

Ainsi, M. O'Leary, délégué des travailleurs agricoles d'Irlande ; le Révd. M. Bowman Stevenson, dans l'intérêt des petits émigrants conduits à l'asile d'Hamilton ; M. Middlemore, Melle Rye, Melle MacPherson, etc., ont visité nos provinces.

Comme on le sait, l'organisation se ramifie à l'infini : associations, particuliers, gouvernements, tous y contribuent, y apportent leur part de dévouement, de secours et de protection.

Le fonctionnement et l'outillage du département de l'émigration ne s'opère pas d'ailleurs sans qu'il en coûte.

Qu'on en juge. Pour l'année 1873, les dépenses, tant fédérales que provinciales, atteignent un total de \$511,251.78, ainsi réparties :

Puissance.....	\$261,515 83
Colombie-Britannique...	5,000 09
Ontario.....	159,178 55
Québec, (année fiscale)...	40,681 25
Nouveau-Brunswick ...	37,103 80
Nouvelle-Ecosse.....	7,772 24

Total..... \$511,251 78

Quant au ralentissement de l'émigration européenne au Canada pour l'année 1874, en voici les principales causes, telles que relatées dans le rapport officiel :

« 1o. Le marasme où sont tombés le commerce et l'industrie manufacturière aux Etats-Unis, et ses suites, la souffrance et la misère, ont occasionné le retour au pays natal de nombreux émigrants, qui partout ont semé des récits défavorables sur les contrées transatlantiques d'où ils arrivaient. Ces bruits nuisent beaucoup au Canada, qu'une infinité de gens confondent avec les Etats-Unis sous la dénomination commune d'Amérique. Nos agents ont fait le possible pour dissiper cette fâcheuse erreur.

« 2o. La crise a poussé au Canada une foule d'artisans des Etats-Unis, dont l'affluence a amoindri le besoin de main-d'œuvre étrangère de cette catégorie. Elle n'a aucunement réagi toutefois sur le besoin de travailleurs agricoles.

« 3o. Les efforts incessants des colonies australiennes, et particulièrement de la Nouvelle Zélande, les très-grosses sommes d'argent qu'elles ont dépensées pour accorder des passages gratuits, ont eu l'effet de détourner du Canada un grand nombre d'émigrants qui autrement se seraient dirigés vers nos rivages. En 1874, 53,958 individus ont fait route pour ces colonies.»

Jusqu'à l'année 1873, chacune des provinces de la confédération avait agi d'une manière indépendante en ce qui concerne l'émigration.

Au mois de novembre de la même année, une conférence composée des hons. MM. Alexander MacKenzie, R. J. Cartwright, F. Geoffrion et L. Letellier de St. Just, représentant le gouvernement fédéral ; de l'hon. M. Adam Crooks, représentant le gouvernement de la province d'Ontario ; des hons. MM. J. G. Robertson et H. G. Malhiot, représentant le gouvernement de la province de Québec ; de l'hon. M. B. R. Stevenson, représentant le gouvernement de la province du Nouveau-Brunswick ; et des hons. MM. W. Annand et W. H. Smith, représentant le gouvernement de la province de la Nouvelle-Ecosse, se tenait à Ottawa et adoptait un plan général, dans lequel chaque province, contribuant pour sa quote part, concédait une partie de ses pouvoirs au gouvernement fédéral. C'était donner ainsi une unité de

direction, et centraliser des moyens et des efforts jusque là dispersés.

Voici les principales clauses de ce contrat synallagmatique par lequel les provinces et le gouvernement fédéral se sont liés pour une période de cinq ans, à partir du jour de la ratification de l'acte :

« 1o. Le ministre de l'Agriculture, au siège du gouvernement fédéral, aura la haute direction de tout ce qui aura trait à l'encouragement de l'émigration du Royaume-Uni et du continent européen au Canada.

« 2o. Les agences provinciales indépendantes seront supprimées.

« 3o. Sera accordée à chaque province la faculté de nommer un sous-agent, qui sera installé dans les bureaux du gouvernement canadien à Londres ; et ce sous-agent représentera, à l'égard de l'émigration et généralement, les intérêts particuliers de la province qui l'aura nommé.

« 4o. Chaque province pourra employer un ou plusieurs agents spéciaux, ou prendre d'autres moyens pour l'encouragement de l'émigration, à condition qu'ils seront subordonnés à la direction ci-après indiquée.

« 5o. Les sous agents placés par les provinces dans les bureaux de Londres, ou les agents spéciaux employés par elles, seront sous la direction d'un agent général obéissant aux instructions du ministre de l'Agriculture.

« 6o. La rétribution des sous-agents et agents spéciaux sera à la charge des provinces qui les auront nommés.

« 7o. Le gouvernement fédéral favorisera l'immigration par tous les moyens en son pouvoir ; il apportera des facilités au transport des émigrants, en payant des portions du passage océanique pour le réduire, en faisant des conventions avec les compagnies de bâtiments à vapeur et leurs agents, et en prenant les autres mesures qu'il jugera efficaces pour introduire dans chaque province les contingents d'émigrants dont elle aura besoin.»

Notre précédent numéro contenant la liste des agents spéciaux ou permanents, employés tant au Canada qu'à l'étranger, ainsi que le tableau des contributions de chacune des provinces dans la dépense générale, nous nous dispenserons de revenir sur ce sujet.

Quelques chiffres accompagnés de quelques notes sur le travail de chacune des agences du Canada pendant l'année 1874, seront le côté le plus instructif et le plus intéressant de cet aperçu. Il ne s'agit, bien entendu, dans cet exposé sommaire, que des émigrants qui se sont fixés au Canada.

M. Stafford, agent à Québec, mentionne, dans le nombre des émigrants, l'arrivée de 1,532 Mennonites et de 350 Islandais.

Il constate l'insuffisance de l'émigration des travailleurs agricoles et des domestiques, et l'apport, de la part des Mennonites, d'une valeur considérable en traites et en numéraire.

M. Daley, agent à Montréal, constate le retour de 5,253 émigrants des Etats-Unis, apportant avec eux une valeur de \$100,812.

M. Wills, agent à Ottawa, a reçu 2,410 émigrants européens, et 1,519 colons revenant des Etats-Unis; constate l'encombrement, au Canada, des professions libérales, mais assure que les états manuels ont ici un champ illimité.

M. MacPherson, agent à Kingston, sur 5,018 en a placé 4,137 dans Ontario. M. MacPherson n'a eu aucune peine à pourvoir d'un emploi avec salaire honnête les ouvriers agricoles, mariés et non mariés; et il lui aurait été facile d'en placer trois fois autant.

M. Donaldson, agent à Toronto, a reçu 15,592 émigrants; 12,990 d'entre eux se sont établis en Canada.

« Les capitaux apportés étaient considérables, ajoute-t-il. Durant toute la saison, l'immigration a été insuffisante pour satisfaire les demandes de main-d'œuvre. »

A Hamilton, l'agent, M. John Smith, a reçu 37,147 émigrants, dont 26,524 pour l'ouest; les 10,623 sont restés en Canada.

M. Smith dit « que tous les émigrants ont été pourvus d'emplois, et qu'il n'y a pas eu assez de travailleurs agricoles et de servantes. »

Même succès chez les autres agents, et même demande partout d'ouvriers agricoles et de servantes.

Au Manitoba, il s'est établi, cette année, 3,639 colons dont 1,349 Mennonites, tous fort contents de leur sort.

On voit par ce qui précède combien les résultats généraux de l'émigration sont satisfaisants. Mais notre province de Québec bénéficie-t-elle autant qu'elle le pourrait de ce flux de travailleurs ?

Nous croyons que non.

L'émigration européenne individuelle ne donnera jamais que des résultats incomplets.

La dispersion de quelques milliers d'individus au milieu d'une population de mœurs et d'habitudes fort différentes, quoi que de même origine et de même langue, dans un climat dont la rigueur exige de la part du colon un surcroît de patience, d'énergie et de dépense, ne sera jamais profitable.

Les émigrants mariés devraient toujours trouver, à leur arrivée, une maison pour abriter leur famille et quelques acres de défrichées afin de pourvoir au plus pressé, l'ensemencement de quelques céréales pour l'hiver.

Ensuite, au lieu de disperser les familles de-ci de-là, de les éparpiller dans les divers comtés, il serait bien mieux pour tous de les réunir par groupes nombreux, de manière à former une sorte de petit village ou hameau.

Ils trouveraient là comme un prolongement de la patrie, s'acclimateraient peu à peu, prenant, au contact de la population indigène, les coutumes du pays. Vivant ainsi chez eux, ils ne ressentiraient point cette nostalgie cruelle qui leur fait abandonner au bout de quelque temps, des établissements souvent prospères.

Pourquoi ne pas réunir en Europe les éléments d'une émigration par groupes; préparer ici une portion du terrain concédé, et n'effectuer le voyage qu'au moment opportun et lorsque tout est prêt ?

Sans l'emploi de ces moyens, nous ne voyons, en fait d'immigration agricole française ou belge, aucune perspective, aucun avenir pour la colonisation des campagnes du Bas-Canada. A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Les choristes de théâtres chercheraient en ce moment à se former en sociétés de secours mutuels sur des bases analogues à celle des artistes dramatiques.

Mme veuve Thalberg, fille de Lablache, vient de faire don au Conservatoire de musique napolitain d'un superbe buste en marbre blanc de son père et de deux manuscrits autographes de Thalberg, son mari.

Dans une vente d'autographes et de manuscrits faite tout récemment à Londres, l'ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn, a été adjugée au prix de 1,320 fr; la partition manuscrite du *Roi des Génies*, de Weber, avec texte de l'auteur, seulement 137 francs; treize lettres de Mendelssohn, 1,575 francs.

Les finances prusso-allemandes n'étant pas dans l'état de prospérité que l'on pourrait supposer, eu égard aux sommes extorquées en 1871, le gouvernement fédéral a proposé divers impôts parmi lesquels il en est un, l'impôt sur la bière, qui a le don de fortement émouvoir les Allemands, mais surtout les Bavaoises.

Les croyants à la prochaine fin du monde sont tout aussi crédules dans la jeune Amérique que dans la vieille Europe. Dernièrement, à Chicago, une congrégation religieuse passait toute la nuit en prières; ses membres, vêtus de blanc, restaient en plein air dans la certitude où ils étaient que le dernier jour du monde était arrivé.

D'après la photographie d'une lettre découverte dans les archives de Torre-Tombo, à Lisbonne, et envoyée à l'Académie des sciences par l'ambassadeur du Portugal à Paris, c'est un navigateur appelé Manuel Godinho de Eredia qui aurait, le premier, abordé en Australie, en 1600 ou 1601, sur un navire portugais.

Le capitaine Boyton a des émules. Un autre Américain, capitaine lui aussi, du nom de Stanner, aurait inventé un appareil natatoire plus léger et plus facile à revêtir, surtout pour les femmes, les enfants, etc., que celui du capitaine Boyton. Le capitaine Stanner aurait le projet d'aller expérimenter son appareil en Europe et d'imiter son devancier en traversant le Pas de Calais.

Les opéras comiques français obtiennent la vogue à Milan. Au théâtre de Sainte-Radegonde, on a joué en français avec le dialogue l'opéra comique du *Cheval de bronze* et le succès a été tel qu'il est question de transformer cette œuvre en grand opéra, avec récitatifs remplaçant le dialogue parlé, et de le jouer au théâtre de la Scala.

Les maîtres de forges allemands se plaignent avec beaucoup d'amertume de l'écrasante concurrence que leur font les maîtres de forges de la Lorraine. En effet, cette province produit chaque année 5,250,000 quintaux de fer, lesquels avant la guerre étaient vendus en France, tandis qu'aujourd'hui ils s'écoulent en Allemagne.

Le gouvernement autrichien vient, comme celui de France, de prendre des mesures contre l'envahissement probable de *Phylloxera*. Tout d'abord l'importation des ceps et des boutures enracinées a été prohibée et quelques vignobles, comme celui de Klosterneubourg, où la présence du *Phylloxera* avait été signalée, doivent être surveillés de très-près.

Les marins du *Discoverer*, actuellement en route pour le pôle Nord, auront à leur disposition un petit théâtre. Dans le but de combattre les effets de l'isolement et de l'exil parmi les équipages, l'Amirauté anglaise a fait construire un théâtre avec décors, machines, appareils d'éclairage; le tout, démonté, a été embarqué à bord du *Discoverer*. Ce sont les explorateurs eux-mêmes qui seront les acteurs chargés d'interpréter la tragédie, le drame; mais plus souvent la comédie et la farce.

Il ne faut pas parler de corde... dire que quand celui qui aborde ce sujet est le poulain lui-même. Quand le sultan de Zanzibar a été reçu à Liverpool, le sujet du discours de réception a roulé sur ce fait que le sultan vient d'abolir, dans ses Etats, la traite des nègres. Or, il se trouve que la plupart des grandes fortunes de Liverpool ont pour origine le commerce du bois d'ébène, autrement dit la traite des esclaves. On est à peu près certain même que le père ou le grand-père du maire de la ville de Liverpool, M. Stelle, ont dû leur fortune à ce trafic inhumain.

Les rennes recherchant avidement pour leur nourriture les mousses qui croissent dans les froids contrées qu'ils habitent, on a pensé que ces mousses renfermaient les principes nutritifs les plus précieux, par conséquent de l'alcool. La distillation a confirmé cette opinion et aujourd'hui des distilleries importantes fonctionnent dans le nord de la Russie pour la production de l'alcool de mousse. A poids égal, cette matière fournit autant d'alcool que le grain et plus de trois fois la quantité produite par la pomme de terre.

LES CANADIENS DE L'OUEST

CHARLES DE LANGLADE

(Suite)

VIII

Nous voici en 1759. La fortune, favorable jusque là à la cause française, va désertier nos drapeaux; le nombre écrasera enfin cette poignée de braves abandonnés par la France, mais fermement décidés à ne se rendre qu'à la dernière extrémité, et à s'ensevelir, au besoin, sous les ruines de la patrie; puis on verra disparaître pour toujours du fort de Québec ces vieilles couleurs aux fleurs de lis qui s'y déployaient fièrement depuis les jours de Champlain.

Voyons ce que fit pour la défense du pays Langlade, dont on peut dire comme autrefois d'Hector, le héros de Troie, qu'il eût à lui seul sauvé la colonie, si elle eut pu être sauvée.

Si Pergama dextra Defendi possent: etiam hac defensa fuissent.

Le *Mémoire sur les affaires du Canada depuis 1749 jusqu'à 1760* nous apprend que Langlade laissa Michillimakinac, au mois de juin 1759, pour aller prêter main forte aux autorités canadiennes avec un nombreux parti de sauvages. « Deux cents sauvages, dit-il, des nations à l'entour du Missilimaquinac, commandés par le sieur Langlade, officier de réforme établi parmi eux, arrivèrent à Montréal le 23 juin et descendirent tout de suite à Québec. » Pouchot, officier français d'une grande valeur, nous dit de son côté, dans son *Mémoire sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*, que « MM. de la Verendrie, l'un des découvreurs des Montagnes Rocheuses et de la mer de l'Ouest, et de Langlade descendirent la grande rivière avec douze cents Cristinaux, Sioux, Sacs, Folles Avoines, Sauteux et Renards. »

Langlade venait offrir de nouveau sa vaillante épée à Montcalm, qui, le premier de nos héros, n'avait que des héros à commander; il venait assister à la dernière phase de la grande lutte où tant de fois brillèrent sa valeur et son habileté. Il ne tarda pas à démontrer que personne plus que lui peut-être n'était à la hauteur de la situation difficile qui allait être faite à l'armée française.

Il n'entre pas dans notre cadre de raconter les grands faits militaires qui allaient décider du sort de la France en ce pays; mais qu'il nous suffise de dire que les troupes anglaises, constamment augmentées par de nouveaux renforts, frappèrent à la fois plusieurs grands coups dans différentes parties du pays, afin de nous écraser une bonne fois par la puissance du nombre.

Pendant que le fort Niagara, la clé de nos vastes domaines de l'Ouest, tombait sous les coups du général Prideaux, le général Amherst s'emparait de son côté des forts de Carillon et de la Pointe à la Chevelure, avec l'intention d'aller appuyer ensuite les troupes commandées par Wolfe, qui, au nombre de 12,000 hommes, arrivaient en vue de Québec, au mois de juin 1759, à bord d'une flotte considérable.

Les Français, de leur côté, ne restèrent pas inactifs, et se préparèrent à leur donner une chaude réception. Leurs troupes vinrent camper entre la rivière St. Charles et le Sault Montmorency, afin de barrer le passage à l'ennemi, et elles furent divisées en trois corps d'armées, commandés à la gauche par M. de Lévis, à la droite par le marquis de Vaudreuil, et au centre par le marquis de Montcalm.

Le 9 juillet, la plus grande partie de l'armée de Wolfe débarqua au-dessous du Sault Montmorency, et s'établit sur le côté gauche de cette rivière avec une artillerie puissante qui obligea plus d'une fois les forces françaises, campées sur l'autre rive, à changer de position.

Le 25 juillet, un détachement de l'armée

de Wolfe, fort de 2,000 hommes, étant venu pousser imprudemment une reconnaissance à travers les bois jusque tout près des retranchements français, Langlade, qui surveillait ses mouvements, à la tête d'un nombreux parti de sauvages qu'il avait fait mettre en embuscade dans le but de cerner les Anglais, fit plusieurs démarches inutiles auprès des autorités françaises dans le but de les décider à l'appuyer dans l'attaque qu'il avait préparée contre l'ennemi. Ce fut un malheur, car si on eut suivi ses conseils, ce coup de main eut pu avoir les résultats les plus sérieux, et tout le détachement anglais, en proie à la plus grande consternation, eût été impitoyablement massacré.

Ce fait important paraît ignoré de nos historiens, mais il est signalé dans le *Dialogue des Morts entre le marquis de Montcalm et le général Wolfe*, que l'on attribue à M. John-tone, officier écossais très-compétent, qui avait pris du service dans l'armée française.

Voici l'extrait de ce dialogue, où Montcalm, racontant ce fait, reproche à Wolfe d'avoir exposé la perte de son armée en s'approchant trop près des retranchements français: « Comment, dit-il, pouvez-vous vous justifier de votre imprudence en vous avançant les yeux fermés, dans les bois, vis-à-vis nos retranchements avec 2000 hommes qui pouvaient être taillés en pièces, de telle sorte que ni vous ni aucun homme de votre détachement n'aurait échappé. Neuf cents sauvages vous guettaient à une portée de pistolet, et ils vous auraient coupé la retraite avant que vous les eussiez aperçus. »

« Aussitôt qu'ils vous eurent cerné dans les bois, ils envoyèrent leur officier, de Langlade, pour avertir M. de Lévis qu'ils vous tenaient dans leurs filets, mais que votre détachement paraissait être de près de deux mille hommes et, par conséquent, bien plus fort qu'eux. Ils le priaient instamment d'ordonner à M. de Repentigny de passer le gué avec onze cents soldats qu'il commandait dans ce poste, et se joindre à eux. Ils ajoutaient qu'ils répondraient sur leurs têtes qu'il n'y aurait pas un seul homme de votre détachement à retourner à votre camp, mais qu'ils ne se croyaient pas assez forts pour se jeter sur vous sans ce secours des Canadiens. Il y avait beaucoup d'officiers au quartier de M. de Lévis, quand de Langlade vint le trouver de la part des sauvages. Le général les rassembla, puis il leur donna son opinion personnelle sur cette affaire. Il lui semblait dangereux d'attaquer, dans les bois, un ennemi dont on ne pouvait pas bien apprécier la force; il ajoutait que c'était peut-être l'armée anglaise toute entière et par conséquent qu'il s'agissait d'une action générale à laquelle ils n'étaient pas préparés:—et que s'il lui arrivait un échec, il serait blâmé d'avoir engagé le combat sans avoir reçu auparavant un ordre de ses chefs, M. de Vaudreuil et M. de Montcalm. Tous les officiers adoptèrent cette manière de voir, à part son aide de camp qui soutint longuement l'opinion contraire en disant « que quand la fortune offre ses faveurs, il faut les saisir avec empressement. » Ces raisons ne firent aucune impression sur Lévis, et Langlade fut renvoyé avec une réponse négative. Il y avait plus de deux milles depuis le quartier de M. de Lévis jusqu'au lieu où les sauvages étaient en embuscade. Langlade vint une seconde fois le trouver et faire de nouvelles instances et d'ardentes sollicitations pour l'engager à donner ordre à M. de Repentigny de traverser la rivière avec son détachement; mais il ne put pas obtenir du général un ordre positif. . . .

« Après avoir perdu une heure et demie, M. de Lévis se décida enfin à aller lui-même au gué et à donner ses ordres de

vive voix; mais à peine avait-il fait la moitié du chemin qu'il entendit une vive fusillade. Les sauvages, après être restés si longtemps cachés à une portée de pistolet comme des chiens en arrêt devant le gibier, perdirent patience et firent enfin leur décharge. Ils tuèrent cent cinquante de vos soldats et se retirèrent sans perdre un seul homme.

« Il est évident que si de Repentigny eut passé la rivière avec son détachement de onze cents Canadiens, vous auriez été taillés en pièces, et que cette affaire aurait mis fin à votre expédition. Après un pareil échec, votre armée n'aurait eu plus aucune espérance de succès. Son courage aurait été abattu et le Canada aurait été garanti contre une autre invasion de la Grande-Bretagne. »

M. Jean-Claude Panet, notaire, dans son *Journal du Siège de Québec*, rapporte cet engagement d'une manière un peu différente, et ne porte le nombre des tués qu'à soixante. Il fait remarquer que la consternation était si grande parmi les Anglais lorsqu'ils furent attaqués par les sauvages, qu'ils fuyaient en criant « tout est perdu, » mais qu'on n'a malheureusement pas profité de ce coup.

Une relation des opérations de l'armée sous M. de Montcalm devant Québec, conservée aux archives de la guerre à Paris, contient les détails suivants à ce sujet : « Après avoir attendu ventre à terre pendant cinq heures, en face de l'ennemi, sans remarquer aucun mouvement parmi nos troupes, les sauvages, emportés finalement par leur impatience et voyant, de plus, que l'ennemi en profitait pour amener des troupes fraîches dans les bois, se décidèrent à faire l'attaque seuls. Elle fut si impétueuse, d'après ce que nous ont dit un sergent qui a déserté l'ennemi et deux Canadiens qui étaient alors prisonniers, que les Anglais furent obligés de battre en retraite à plus de deux cents pas du lieu du combat afin de se rallier. L'alarme se communiqua même au camp où M. Wolfe était revenu. Les sauvages se voyant presque complètement cernés effectuèrent leur retraite, après avoir tué ou blessé plus de cent cinquante hommes et n'en avoir perdu que deux ou trois. Ils rencontrèrent au gué de la rivière Montmorency le détachement qui venait les appuyer, et que M. de Lévis n'avait pas voulu prendre sur lui d'envoyer avant de recevoir un ordre de M. de Vaudreuil. Toute l'armée regretta qu'on n'eût pas profité d'une si belle chance. »

Ces témoignages ont une valeur indiscutable. Ils font voir qu'on ne saurait avoir une trop haute idée de l'habileté de Langlade et des services énormes qu'il eût pu rendre à la cause française, si les autorités canadiennes eussent su tirer parti de l'audacieux projet qu'il avait formé pour anéantir une partie de l'armée anglaise. Les généraux français, malheureusement trop imbus des idées militaires qui avaient cours en Europe, semblaient trop oublier qu'une guerre au milieu de nos bois et de nos frimas ne pouvait se faire dans les conditions ordinaires, et que c'était surtout par des surprises ou des embuscades habilement préparées qu'on pouvait réussir à écraser un ennemi bien aguerri et supérieur en nombre. Rien d'étonnant s'ils ont donné dans des erreurs manifestes même pour ceux qui ne sont pas du métier, et si leurs préjugés les ont souvent portés à rejeter les plans les plus sages et les mieux adaptés au véritable mode de faire la guerre en ce pays.

On remarquera que Langlade joue dans cette affaire un rôle à peu près semblable à celui qu'on lui attribue à la Monongahéla. Seulement, de Beaujeu fut assez clairvoyant pour se rendre à ses instances, et engagea la bataille à temps pour profiter de la surprise de l'ennemi et le mettre complètement en déroute, tandis que le chevalier de Lévis, en cédant trop tard aux

ardentes sollicitations de Langlade, perdit, d'après Johnstone, l'occasion de mettre probablement fin à l'expédition des Anglais.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

TABLETTES LOCALES

Les Frères du Sacré-Cœur, d'Arthabaska-ville; "The St. Patrick's Literary Institute," de Québec, et l'Union des menuisiers de Québec, demandent une charte d'incorporation.

On écrit d'Halifax que les immigrants Irlandais établis dans la province de la Nouvelle-Ecosse sont très-satisfaits de leur sort. Ils sont au nombre de 150. On en attend encore 500 l'année prochaine.

Des arrangements viennent d'être conclus entre le gouvernement et les entrepreneurs du chemin de fer de Lévis et Kennebec, pour le transport des malles sur cette voie ferrée. Ces arrangements donneront aux populations des comtés de Lévis, Dorchester et Beauce des avantages incontestables.

On a reçu à Québec des nouvelles navrantes touchant la situation des pêcheurs du Labrador. Les infortunés meurent de faim, la pêche ayant complètement fait défaut. Si le gouvernement ne se hâte d'envoyer de prompts secours, une cruelle famine ne tardera pas à faire des victimes.

Le chemin de fer Intercolonial, de Moncton à Campbelltown, est tellement avancé qu'une partie va être ouverte cet automne. L'inauguration aura lieu au commencement de novembre. Durant tout l'hiver, un convoi circulera tous les jours, à une vitesse modérée, pour le transport des malles et des passagers seulement.

M. Ford, commissaire anglais, et M. Berne, agent, nommés pour agir, de concert avec Sir A. T. Galt, dans la commission internationale qui doit s'occuper du règlement de la question des pêcheries, sont engagés à préparer la cause qui doit être portée devant la commission.

La commission n'est pas encore au complet, parce qu'un troisième commissaire doit être choisi par l'ambassadeur autrichien à Londres.

La "Compagnie de Navigation Union," déjà incorporée par lettres patentes de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec en conseil, s'adressera à la législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour en obtenir une nouvelle charte d'incorporation avec des pouvoirs plus étendus, et spécialement pour obtenir le pouvoir d'émettre des actions préférentielles (*preferred stock*) jusqu'à concurrence de cent vingt-cinq mille dollars (\$125,000).

UTILITÉ DE LA SOLITUDE

La solitude est favorable au recueillement, et ce n'est qu'à condition de se recueillir, c'est-à-dire de rentrer en soi-même et de s'isoler de tous les objets, hormis un seul, que l'homme est capable de déployer une certaine puissance de pensée et de volonté. Toute vie forte est une vie profonde. Or ce recueillement est d'autant plus difficile que plus d'objets sollicitent notre attention et que plus d'impressions différentes se disputent notre âme. Tout ce qui nous dissipe nous affaiblit. La solitude, qui nous sépare de ces objets, qui nous soustrait à ces impressions, qui réduit au plus petit nombre possible les causes extérieures de distraction, est donc utile plus ou moins à tous les hommes; les plus forts d'entre eux en ont reconnu le prix, en ont recherché l'occasion; l'abus même qu'on en a fait témoigne de son utilité, puisque les excès qui en ont été la suite ont tous pour caractère la tyrannie d'une pensée unique, devenue peu à peu maîtresse absolue de l'imagination, de l'âme et de la vie. Ces exemples conduisent à penser que deux situations opposées, la société et la solitude, concourent ensemble à la pleine formation de l'homme: la première donnant l'éveil à ses pensées et un objet à sa volonté; la seconde achevant ce que la première a ébauché et l'élevant à l'état de conviction proprement dite

et de ferme vouloir. Si la solitude est nécessaire plus ou moins à tous les hommes, elle a une importance particulière pour l'homme religieux. La religion, en effet, ne s'accomplit pas tout entière dans la consommation de certains actes extérieurs, soit de culte, soit de morale. Ces actes ne sont eux-mêmes qu'une conséquence ou une manifestation d'une vie plus intérieure, qui est le commerce de l'âme avec l'Être invisible. Or les choses qui avaient été destinées par le Créateur à nous servir en quelque sorte d'escalier vers les invisibles, le monde extérieur dont tous les objets, toutes les scènes devaient nous entretenir de Dieu, a perdu cette vertu dans nos âmes que le péché a rendues aveugles et sourdes; il exerce dès lors sur nous une influence toute contraire. . . « Il n'est bon, » même sous le rapport religieux, « que l'homme soit seul; » mais il lui serait encore moins bon de n'être jamais seul. A force de se mêler avec les autres hommes, on perd son empreinte, on échange son propre caractère contre le caractère général, on pense avec l'esprit des autres, on cesse d'être soi-même: or, pour pouvoir devenir chrétien, il faut d'abord être soi-même; il faut s'appartenir pour se donner à Dieu.

A. VINET.

PERSONNEL

Voici les noms des inspecteurs des poids et mesures de la province de Québec, nommés en vertu de la nouvelle loi:

Division de Hull—Adalbert Quesnel, Hull; Patrick Lynch, Chabreau.

Montréal—O. Fauteux, St. Jean-Baptiste; S. Quinn, Daniel Lyons, Montréal; Louis Roy, Sault au Récollet.

Laval—N. Lalonde, Montréal.

Chambly—E. Lamoureux, Contrecoeur.

Joliette—J. L. B. Desroches, Joliette.

Terrebonne—Thomas Lamb, St. André.

Richelieu—A. Sénécal, Princeville.

Berthier—Alfred Coutie, Berthier (en haut).

St. Hyacinthe—F. T. Desrivères, Saint-

Damase.

Missisquoi—B. A. Hoskell, Waterloo.

Iberville—Jean M. Laurier, St. George de

Henriville.

Beauharnois—Charles B. Dewitt, Chateauguay.

Sherbrooke—Henry T. Pennoyer, Compton.

Trois-Rivières—Louis H. Lord, Yamachiche.

Champlain—H. A. Cinq-Mars, St. Edouard

de Lotbinière.

Lotbinière—Henry O. de St. George, Cap

Santé.

Québec—Jas. Grefour et Edmond Dubord,

Québec.

Montmorency—T. Larue, Pointe aux Trem-

bles.

Bellechasse—François Lamontagne, St. Ger-

vais.

Drummond—P. N. Pacaud, St. Norbert.

Saguenay—H. Simard, Malbaie.

Montmagny—N. Duan, Cap Saint-Ignace.

Kamouraska—J. O. Chamberland, Saint-

Philippe de Néri.

Rimouski—D. Ouellette, Bic.

Gaspé—G. Michaud, Maria.

Labrador—N. Grenier, Baie St. Paul.

Beauce—J. C. B. Mercier, St. Joseph.

MM. Thomas Massé, William McEvela et Calixte Carpentier ont été nommés estimateurs pour le village de Roxton Falls, dans le comté de Shefford.

MM. Jules Tremblay, Dolphis Lebeau et Narcisse Cousineau ont été aussi nommés estimateurs pour la paroisse de Sainte-Anne du Bout de l'Île, dans le comté de Jacques-Cartier.

MM. Béloni Lépine, Joseph Dorval, Hyacinthe Charpentier, Azarie Marcotte, Jean Clément, Stanislas Labrecque et François-Xavier Roy, écuycers, ont été nommés commissaires pour la décision sommaire des petites causes dans le township de Saint-George de Windsor, comté de Richmond. Ancienne commission révoquée.

En date du 11 courant, ont été nommés commissaires d'école, savoir:

Comté d'Arthabaska, Chester Nord—M. Germain Poirier, en remplacement de M. Charles Boutette.

Comté de Chicoutimi, Bagotville—M. Napoléon Fortin, en remplacement de M. Michel Bouchard; M. Alfred Potvin, en remplacement de M. Ferdinand Fortin, et M. Joseph Tremblay, en remplacement de M. Pitre Tremblay.

Comté de Gaspé, Sainte-Anne des Monts—M. Joseph Alphonse Sasseville, en remplacement de lui-même, et M. François Dugas, en remplacement de M. Joseph Paquet.

Comté de Gaspé, Gaspé Sud—Le Rév. M. J. P. Richmond et M. Henri Doris, en remplacement de MM. Jos. Edeu, sr., et Abraham Coffin.

Comté de Gaspé, Barachois—Le Rév. M. A. Vigeant, en remplacement du Rév. M. Louis Paquet, et MM. Augustin Roussel et John Ste. Croix, en remplacement de MM. Thomas Tapp et Charles Rail.

Comté de Mégantic, Sacré-Cœur de Marie—M. Hilaire Poirier, en remplacement de lui-même, et MM. Louis Bisson et Jacques Martineau, en remplacement de MM. François Lehoux et Jean Vallée.

Comté de Pontiac, Cawood—MM. James McCrank, John Foster, Patrick McCrank, Michael Cosgrove et Michael Fiernay.

Comté de Pontiac, Chichester—M. George Morris, en remplacement de lui-même.

Nous sommes heureux d'annoncer que l'Institut Canadien-Français d'Ottawa a élu pour son président M. Benjamin Sulte. C'est la troisième fois, croyons-nous, que notre ami et collaborateur remplit cette charge. L'Institut d'Ottawa est dans une condition très-prospère. Il compte près de 400 membres et est en voie de se construire un édifice qui coûtera quinze mille piastres.

NOCES D'OR DU REV. M. E. CREVIER, V. G.

Mercredi dernier, 20 courant, la paroisse de Ste. Marie de Monnoir fêtait les noces d'or du Rév. Edouard Crevier, vicaire-général et curé de Ste. Marie.

La démonstration a été magnifique. La présence d'un prélat, Mgr. Lafliche, évêque des Trois-Rivières, de MM. les Grands-Vicaires Cazeau, de Québec, et Moreau, administrateur du diocèse de St. Hyacinthe, d'un grand nombre de prêtres venus de tous les diocèses de la Province, d'anciens élèves du Séminaire de la localité, de parents, d'amis, donnait à cette démonstration un caractère vraiment imposant.

Nous empruntons au *ouveau-Monde*, concernant M. Edouard Crevier, les détails biographiques ci-dessous:

Messire Edouard Crevier naquit le 6 novembre 1799, au Cap de la Madeleine, près des Trois-Rivières, d'une honnête et pieuse famille de cultivateurs.

Il fit ses études au Séminaire de Nicolet où il se fit remarquer par son application, ses talents et sa conduite exemplaire.

Le 13 octobre 1825, il fut ordonné prêtre par Mgr. Plessis.

Après son ordination, il fut donné comme aide au Rév. M. Girouard, fondateur du Séminaire de St. Hyacinthe, qui lui confia la direction de cette maison. Les manières affables, la bonté du cœur, le zèle pour le bien du pieux directeur ont laissé une impression ineffaçable dans le cœur des élèves d'alors.

Après quelques années de ministère à St. Luc, le Rév. M. Crevier succéda à M. Girouard, à St. Hyacinthe, où il fonda l'Hôtel-Dieu.

En 1852, à la division du diocèse de St. Hyacinthe, M. Crevier fut nommé curé de Ste. Marie. Dès l'année suivante, il ouvrit deux maisons d'éducation, l'une pour les filles l'autre pour les garçons. La première est sous la direction des Dames de la Présentation. Le second établissement est le collège de Monnoir, qui doit sa fondation et sa permanence aux sacrifices et au dévouement de M. Crevier.

Au nombre des cadeaux offerts pour la circonstance, nous citerons celui d'un calice et de burettes en vermeil, présenté par les élèves du collège; M. le curé du Cap de la Madeleine et M. Moutplaisir, député fédéral de Champlain, offrirent une belle statue du Sacré-Cœur au nom de la paroisse du Cap où naquit M. Crevier.

M. le Dr. Poulin, un bouquet de fleurs accompagné d'une somme de cinq cents piastres; et les anciens élèves, un splendide portrait en pied du Rév. M. Crevier.

La célébration de ces nocés d'or fut une véritable journée de fête dont la paroisse conservera longtemps le souvenir.

NOS GRAVURES

Cérémonie de l'inauguration du Monument élevé à la mémoire de Michel-Ange

C'est à travers des rues pleines de monde, sous les regards de milliers de spectateurs, groupés aux fenêtres, pendus aux grilles des portes, montés sur les fontaines publiques, que le cortège a gagné l'église; devant le tombeau, sur un fût de colonne, on avait déposé une splendide couronne dont les feuilles de chêne étaient en argent et les fruits en or. Cette couronne, offerte par l'Académie des Beaux-arts de Francfort, a trois mètres de circonférence. C'est une merveille d'orfèvrerie; la tombe de Michel-Ange disparaissait sous les colonnes de laurier que toutes les corporations avaient apportées.

Devant ce marbre, glorieux gardien de Michel-Ange, le syndic de Florence, M. Peruzzi a prononcé un discours magnifique; ce n'était là que la première partie de la fête michelangelesque, comme on dit ici. De la Sancta Croce, le cortège s'est dirigé vers la Piazzetta pour inaugurer le monument élevé à la mémoire de Michel-Ange.

C'est alors surtout que la fête, déjà très-brillante, a emprunté au paysage un caractère grandiose. Sur cette colline dominant Florence, toutes ces bannières massées autour du colossal motif de marbre, toutes ces musiques sonnantes, ont produit un effet indescriptible; c'est au milieu de l'enthousiasme général que l'on a découvert les inscriptions qui garnissent les quatre faces du monument, inscriptions dont voici le texte:

Face. — A Michel-Ange Buonarrotti, accomplissant le quatrième siècle de sa naissance, la municipalité de Florence a dédié ce monument.

Envers. — Ici, où, pour la défense de la liberté, a été Michel-Ange, la patrie lui a élevé, avec les œuvres de sa main, un monument digne de lui.

Côté droit. — C'est pourquoi devant cette grande âme et ce grand génie, qui semble divin, devant le citoyen et devant l'artiste, inclinez-vous, Italiens et étrangers.

Côté gauche. — En regardant ces figures, si la pensée te conduit du palais des Seigneurs aux tombeaux des Médicis, tu y liras, ô citoyen, sculptée, la dernière page de l'histoire de la République de Florence.

Le discours d'inauguration a été prononcé par le sculpteur Pagannucci.

Célébration du 4ème Centenaire de Michel-Ange. — Illuminations de la Place Michel-Ange, vues des Anciennes Fortifications

On arrive ensuite à la place Michel-Ange. C'est, en effet, sur les hauteurs de San-Miniato, fortifiées et défendues jadis par le patriotisme de Michel-Ange, que doivent se prononcer les discours officiels. L'enthousiasme est à son comble; les rues de la ville sont pavées, les palais ornés de drapeaux aux couleurs nationales, les fenêtres des particuliers tendues d'étoffes éclatantes, les balcons remplis par un public ému.

Au milieu des acclamations respectueuses de Florence tout entière, les anneaux de la longue procession se déroulent lentement, nouvelles Panathénées de l'art moderne; ils traversent l'Arno au bruit des fanfares et s'étagent ensuite sur toute l'étendue des rampes que couronne la statue du David. Jamais on ne vit spectacle plus grandiose et plus saisissant.

La nuit est venue pendant ce temps-là et la lune s'est levée versant sur toute cette scène les rayons de sa lumière ar-

gentée; c'est à la lueur de quelques bougies que vont être lus les discours. Le prince de Carignan représente le roi à la cérémonie. Chaque peuple, chaque académie veut saluer nos hôtes et rendre hommage à leur grand citoyen. M. Spaventa, ministre des travaux publics d'Italie, débute par une éloquente improvisation; il est suivi par M. Melthal, du Musée de Copenhague, qui parle au nom de la patrie de Thorwaldsen; par le président de l'Académie de Belgique, qui rapproche ingénieusement les écoles des Flandres de celles d'Italie. Notre gravure représente le moment où M. Meissonier parle au nom de l'Institut de France.

La place me manquerait pour raconter les splendides réceptions du palais Riccardi et du palais Borghèse, pour décrire les banquets offerts aux étrangers par les princes et par les artistes de Florence.

Une merveille finale nous attendait le mardi soir: l'illumination de la ville tout entière, des *viale dei colli* et des hauteurs de San-Miniato. Au loin, la chaîne des Appennins, éclairée par les feux allumés sur toutes ses côtes, encadre ce magnifique spectacle.

Réunion du Cortège sur la Place Della Signoria

Le cortège, où figuraient les représentants des corps académiques, les députations étrangères, les agents diplomatiques et consulaires, les délégués de l'armée, de la magistrature, de l'Assemblée, etc., etc., vint se placer dans les galeries des Uffizzi, pour de là se mettre en marche.

Le cortège débouche de la porte du Palais-Vieux. De la *loggia dei Zanzi*, placée à droite, s'élancent les fanfares vibrantes d'un nombreux orchestre. Le temps est splendide, un soleil radieux illumine cette foule, accourue de tous les pays d'alentour, qui se presse sur l'antique place della Signoria. A travers la haie formée par une double rangée de soldats, la longue procession s'avance lentement.

Arrivé devant la maison Buonarrotti, on s'arrête pour écouter un très-beau discours du poète Aléardi. J'ai visité l'intérieur de la maison, dont notre dessin reproduit quelques détails; la porte est surmontée du buste de Michel-Ange; au dedans, on voit l'étroite chambre qui fut, dit-on, son cabinet de travail, et où sont pieusement conservées ses béquilles et son épée. Cette chambre figure au haut du dessin. Au-dessous se trouve le buste du grand homme, offert par le fondateur Galli; à la gauche de ce buste, l'entrée de la maison Buonarrotti et le poète Aléardi prononçant son discours; à sa droite, le mausolée élevé dans l'église Santa-Croce par les Florentins à Michel-Ange sur les dessins de son élève Vasari. Enfin, au bas du dessin ont trouvé place, d'un côté, la soirée littéraire donnée au palais Ferroni, et, de l'autre, le banquet offert aux étrangers par les artistes de Florence.

Le cortège fait une nouvelle station devant l'église de Santa-Croce, le Panthéon italien. Sur les marches du tombeau du grand homme, M. Peruzzi sait trouver quelques paroles émuës pour souhaiter la bienvenue aux hôtes de la ville qu'il administre, et les remercier éloquemment de leur empressement à rendre hommage au génie du grand Florentin.

La Salle de Michel-Ange au Musée du Louvre

La salle de Michel-Ange est contiguë au musée de la sculpture Renaissance, dans la partie du Louvre que longe le quai. Avant d'aller admirer les deux *Prisonniers*, le visiteur s'arrête dans un sanctuaire où ont été réunies les œuvres les plus élégantes, les plus gracieuses de notre seizième siècle. Les nymphes, les déesses, les grâces de

Jean Goujon et de Germain Pilon, lui sourient et l'invitent dès le seuil.

Michel-Ange est représenté par ses deux *Prisonniers*, qu'il avait entrepris pour le tombeau de Jules II. Il les chercha lui-même dans le marbre, au bout du ciseau, dit M. Charles Blanc dans son *Histoire des Peintres*. Il était jeune encore; il avait trente ans.

On conçoit que des sculptures comme celle des deux *Prisonniers* et une peinture comme la *Léda*, dont une ancienne copie en grisaille se voit à l'Académie royale de Londres, aient inspiré à François Ier le vif désir de posséder d'autres ouvrages de la main d'un tel maître. Aussi lorsqu'il envoya le Primatice en Italie pour qu'il en rapportât ces beaux moulages qu'il fit ensuite jeter en bronze, il écrivit à Michel-Ange la lettre que voici:

« Sieur Michel Angelo, pour ce que j'ai grand désir d'avoir quelques besongnes de votre ouvrage, j'ai donné charge à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (François Primatice) présent porteur que j'envoie par delà, d'en recouvrer, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler, en les vous bien payant, ainsi que je lui en ai donné charge, et davantage vouloir être content pour l'amour de moi qu'il molle (moule) le Christ de la Minerve et la Notre-Dame de la Febvre, afin que je puisse aorner une de mes chapelles comme de choses qu'on m'assure être des plus exquis et excellentes en votre art.

« Priant Dieu, sieur Michel-Ange, qu'il vous ait en sa garde. — Écrit à Saint-Germain-en-Laye, le six jour de février mil cinq cent quarante et six. Signé François, et plus bas Laubepine. »

Mais il n'était pas facile d'obtenir des ouvrages de Michel-Ange. Le duc de Mantou l'avait tenté vainement, le duc Cosme Ier, qui voulait, dans ce but, le faire revenir à Florence, n'y avait pas réussi non plus. D'ailleurs, l'artiste, depuis l'achèvement du tombeau de Jules II, appartenait au Pape.

ILL.

L'heureuse Mère

Est-ce une scène assez gracieuse que celle que représente notre gravure!

Les artistes courent souvent chercher l'inspiration au loin, lorsqu'ils voudraient la trouver sur le seuil de la maison.

Quelle poésie plus simple, plus intime, plus naturelle que celle qui se dégage de ce groupe enfermé dans ce cadre charmant!

C'est l'heure où le soleil, déjà bas sur l'horizon, tache les routes et les champs de longues plaques brunes.

La mère est venue chercher la fraîcheur à l'arrière de la maison, sous un verdoyant abri que quelques plants d'un lierre vigoureux forment au-dessus de la croisée.

Quelques pigeons familiers picorent à ses pieds, et un berceau voisin, dans lequel sommeille un gros poupon, témoigne que la famille s'est dernièrement accrue.

Le chien du logis lèche la main de sa maîtresse, tandis que son fils aîné, dont elle retient la tête dans une affectueuse étreinte, lui donne à respirer le parfum d'un bouquet de fleurs cueillies dans les champs.

Sur la gauche, un coin de campagne: des gerbes couchées sur le bord des sillons, un rideau d'arbres, puis la plaine et les collines qui ferment l'horizon.

Un profond sentiment des joies du *home*, une grande simplicité de composition, beaucoup de naturel, la vérité des détails, telles sont les qualités de cette charmante étude de mœurs.

Le Dernier Jour de Mozart

Après avoir ébloui et charmé le monde par l'éclat d'un incomparable génie musical, génie qui se révéla pour la première

fois à la cour de Versailles, où notre jeune virtuose, alors âgé de huit ans, avait été conduit, Wolfgang-Amédée Mozart, un des plus grands compositeurs lyriques et symphonistes qui aient paru, mourait à Vienne dans toute la force de l'âge, 36 ans à peine, laissant comme héritage des œuvres impérissables, qui ont nom: *Don Juan*, *les Noces de Figaro*, *la Flûte Enchantée*, *la Clémence de Titus*, etc.

Une étrange anecdote, sorte de sombre légende, rapportée par quelques-uns de ses biographes, jette sur les derniers jours du grand artiste comme un voile mystérieux.

Un jour, assure-t-on, pendant que Mozart, assis au piano, composait une de ses immortelles mélodies, son domestique lui apporta la carte d'un étranger qui insistait à être reçu.

Mozart don na l'ordre de l'introduire.

Le personnage était un homme de haute taille, très-maigre, tout de noir vêtu, avec des yeux brillants d'un feu sombre.

Il exposa le but de sa visite, disant qu'une personne voulant rester inconnue, désirait avoir de lui un *requiem*.

— La somme ne sera pas une affaire, ajouta-t-il, on paiera ce que vous exigerez.

Le musicien promit et l'étranger prit congé.

Mozart, que cette démarche singulière, le son de la voix et la physionomie de l'inconnu avaient frappé, se mit à l'œuvre. Tandis qu'il composait ce fameux *requiem*, l'artiste, ressentant déjà sans doute les atteintes du mal qui devait l'emporter, et en proie à de tristes pressentiments, s'imaginait que cette funèbre composition serait son œuvre dernière; il se figurait enfin écrire son propre *requiem*.

L'événement devait, hélas! justifier ces sinistres prévisions.

Notre gravure représente le dernier jour de cette existence si tôt finie. Mais avant d'expirer, l'artiste voulut juger de l'effet de son œuvre.

A demi-couché dans un vaste fauteuil, entouré du médecin debout derrière le siège, de sa mère, de sa sœur fondant en larmes à genoux à ses côtés, Mozart, surmontant pour un moment ses souffrances, écoute, plongé dans une espèce de ravissement, l'exécution des parties de son *requiem*.

Six artistes, qu'accompagne un pianiste, chantent ce morceau sublime, dont chaque note est un sanglot, chaque mesure un gémissement, et dans la trame duquel perce avec la terrible majesté du juge suprême, les terreurs d'une âme qu'agitent à la fois la crainte et l'espérance!

Mozart, presque agonissant, écoute attentivement, et ses doigts frémissants marquent la mesure en frappant sur le bras de son siège.

Nous laissons les lecteurs juges de l'impression que ce *requiem*, chanté en présence du maître expirant, au milieu de cette famille en pleurs, de ces amis désolés, dût produire sur les assistants.

Le soir du même jour, Mozart rendait le dernier soupir.

C'est cette scène, solennelle autant que singulière, que le pinceau du peintre a reproduite avec un talent égal à la singularité du sujet.

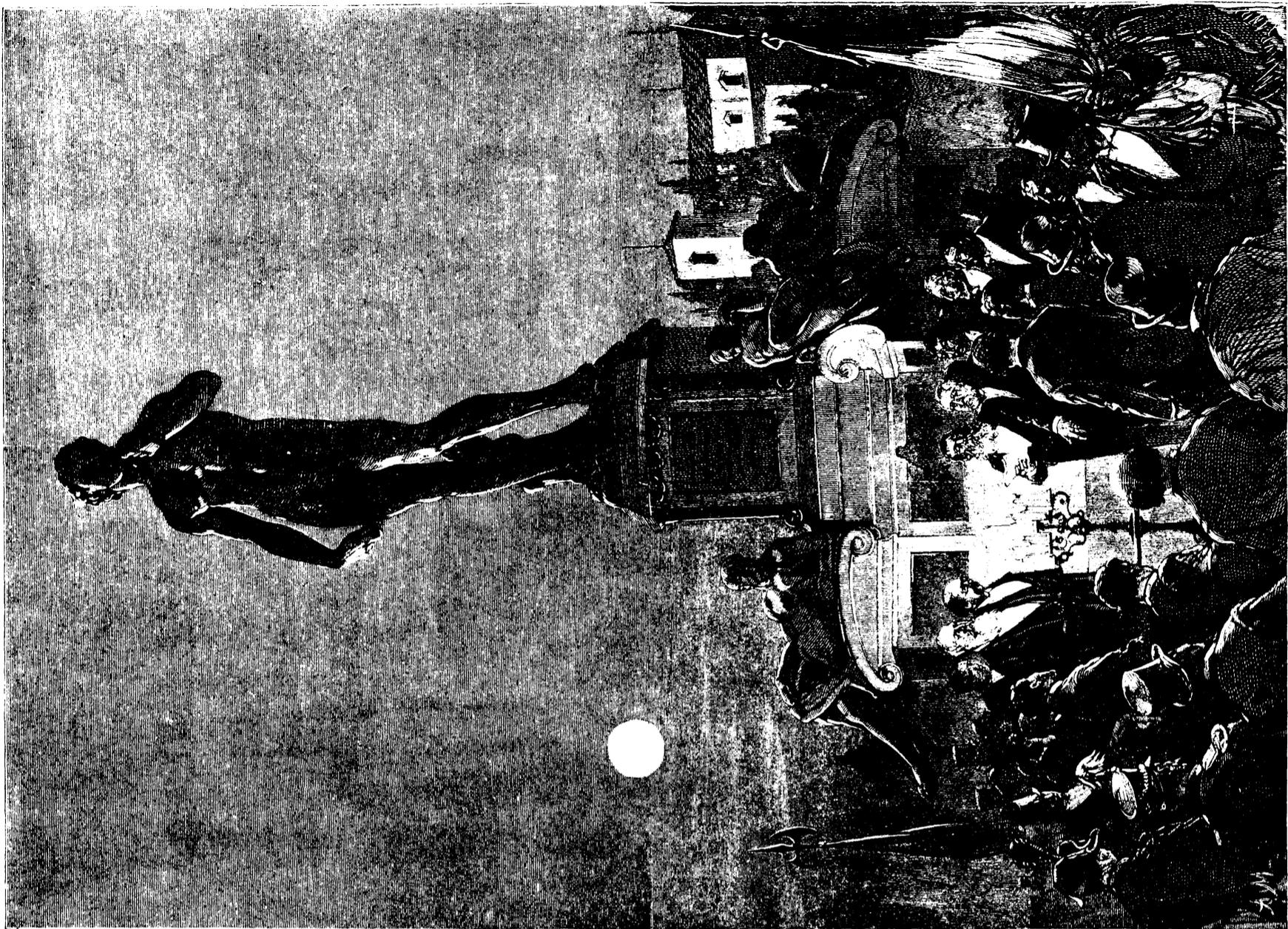
A. ACHINTRE.

Dans toute entreprise l'hésitation est fatale, et l'hésitation doit naturellement se produire lorsque celui qui dirige n'a point une connaissance pratique des faits sur lesquels il doit se prononcer; et les conséquences de cette hésitation s'aggravent avec l'importance des intérêts en jeu.

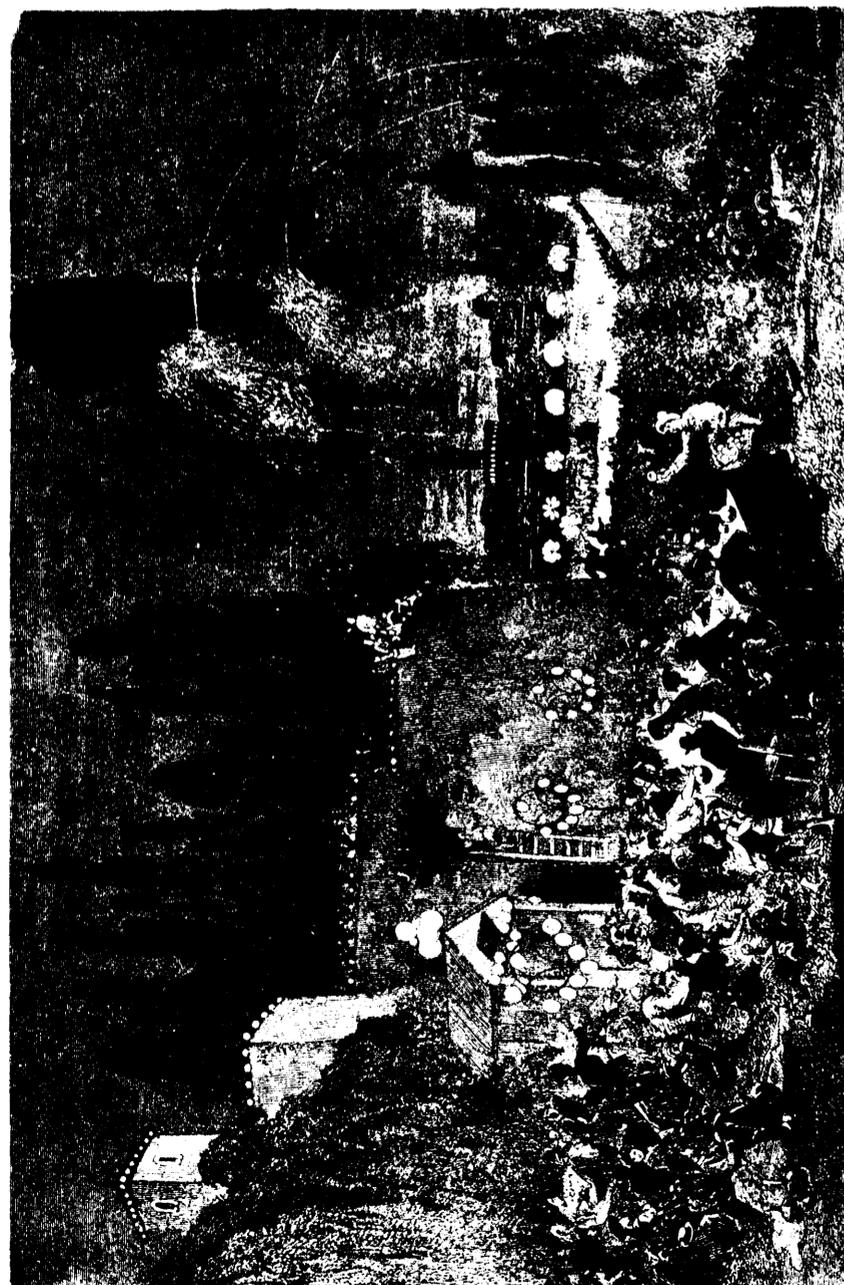
Avec la *Stadacona*, Compagnie d'assurance contre l'incendie, No. 13, Place-d'Armes, à Montréal, l'hésitation n'est point possible, car la direction locale où la Compagnie opère, a la connaissance pratique des faits et des circonstances qu'elle est appelée à apprécier.



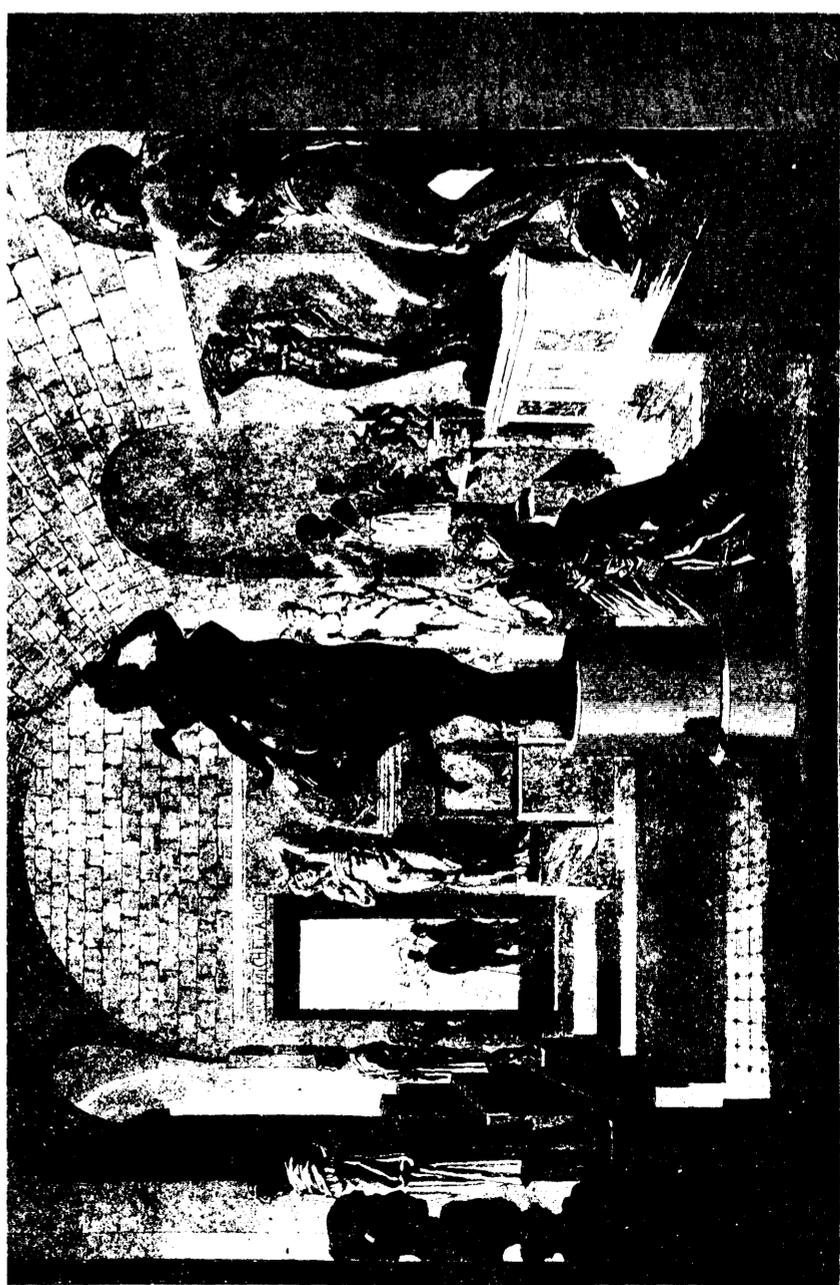
L'HEUREUSE MERE



CEREMONIE DE L'INAUGURATION DU MONUMENT ELEVE EN LA MEMOIRE DE MICHEL-ANGE, A FLORENCE



ILLUMINATIONS DE LA PLACE MICHEL-ANGE, VUES DES ANCIENNES FORCHES VERDES



LA CELEBRATION DU 4^{ME} CENTENAIRE DE MICHEL-ANGE, AU MUSEE DES ANTIQUES, A PARIS



LA CELEBRATION DU DIX-SEPTIEME CENTENAIRE DE MICHEL-ANGE, A FLORENCE

REUNION DE CORTEGE SUR LA PLACE DEI SIGNORI



LE DERNIER JOUR DE MOZART

L'AMAZONE

« Si la population était assez nombreuse pour pratiquer des cultures régulières, vous ne vous doutez pas des sources de richesses qui couleraient dans le monde. »

L. AGASSIZ,

De l'Institut de France, de la Société royale de Londres et de l'Université de Cambridge-Boston.

L'Amazone, le roi des fleuves par la longueur de son cours, l'énormité du volume d'eau qu'il charrie, sa largeur, et la beauté, la richesse, l'immensité de l'exubérance de végétation des régions qu'il traverse, se jette dans l'Atlantique sur les côtes du Brésil, par une embouchure de deux cent quarante kilomètres de largeur.

Par suite de la configuration du fleuve et de ses affluents, l'Amazone confine, non seulement aux provinces septentrionales du Brésil, mais encore avec une grande partie des républiques Sud-Américaines. Près de son embouchure, il baigne le territoire de la Guyane française; le Venezuela est en communication avec le fleuve géant par l'*Orénoque*, qui, par l'intermédiaire du *Caciquara*, communique avec le *Rio-Negro*, l'un des principaux tributaires du *Rio-Amazonas*. Les rivières principales de la Nouvelle-Grenade se déversent toutes dans notre fleuve. La république de l'Equateur est dans des conditions semblables, de même que la Bolivie. Enfin le Pérou, le plus favorisé de tous, possède toute la partie supérieure du cours de l'Amazone, la plus cultivable et la plus colonisable, comme nous le verrons bientôt, et une innombrable quantité de tributaires, qui, comme le *Napo*, le *Tigre*, le *Nanay*, l'*Uyali* et tant d'autres, sont dix et douze fois plus importants que la Seine, le Rhône ou la Tamise.

L'Amazone coule de l'ouest à l'est dans une direction presque parallèle à l'Equateur; le tronc principal ne s'en écarte guère de plus de deux à quatre degrés, tandis que ses affluents méridionaux remontent de douze et quatorze degrés dans le sud, et les septentrionaux de six à sept degrés dans le nord. La largeur du bassin du fleuve atteint, en certains endroits, presque les dimensions de sa longueur totale qui est de 2,500 milles marins, ou 4,630 kilomètres.

A peu d'exceptions près, tous les grands tributaires, comme l'Amazone lui-même, sont navigables pour des navires tirant douze à quinze pieds d'eau, d'où il est facile d'entrevoir l'immense horizon ouvert à l'esprit d'entreprise des nations maritimes par le simple fait de la navigation de l'Amazone. Le courant est tellement lent que l'eau semble à peine se mouvoir; on dirait un océan d'eau douce plutôt qu'un fleuve, tant sa largeur est grande et en proportion de sa longueur extraordinaire.

Les dimensions du fleuve que nous désignons sous le nom d'Amazone, sont tellement en dehors des proportions imaginables, qu'il se divise en trois régions bien distinctes d'aspect, de dénomination et de nationalité. Dans la partie inférieure de son cours, où il reçoit les eaux du *Rio-Negro* sur la rive gauche, et de la *Madeira* sur la rive droite, il porte le nom de *Rio-AMAZONAS*. Du *Rio Negro* en remontant ce fleuve jusqu'à *Talatinga*, ville frontière du Brésil et du Pérou, il reçoit au nord les eaux des rios *Isa* et *Jupura*; cette portion de l'Amazone située au milieu du continent Sud-Américain est le *Rio SOLIMOS*. La partie supérieure tout entière sur le territoire péruvien, et qui s'étend de la ville de *Loreto* aux Cordillères des Andes, est le *MARANON*; elle reçoit une foule de tributaires importants qui arrosent tout le pays et en font la contrée la plus fertile du monde; cette contrée deviendra un des greniers d'abondance de la vieille Europe. Le pays appartient au Pérou, avons-nous

dit; il occupe un territoire six fois grand comme la France, et n'a que peu d'habitants. Ce qu'il attend de l'Europe, ce sont des colons.

Ces régions de la république péruvienne sont les mieux préparées de l'Amérique du Sud pour attirer les émigrants; le gouvernement est disposé à faire de grands sacrifices pour peupler un territoire qui n'a d'autre embarras pour lui que son immense étendue; il a créé dans ce but des établissements coloniaux, militaires et navals, des usines et établissements divers dans le port fluvial d'Iquitos; enfin, en 1873, l'initiative du président *Pardo* a donné naissance à une institution modèle, la « *Sociedad de Inmigracion Europea* » qui, sous la direction d'un homme éminemment capable et qui s'est parfaitement associé à la pensée de l'œuvre, a déjà rendu, et rendra dans l'avenir, de grands et utiles services à la nation intelligente qui l'a fondé. Notre compatriote, Eugène de Burange, qui ne s'épargne aucune peine, aucune fatigue pour accomplir sa mission, fait des appels répétés aux vieilles nations dont la prospérité prolifique produit un accroissement de population, un excédant qui a besoin d'une expansion migrative. L'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre même, ont répondu par des envois de travailleurs actifs, robustes, sains et énergiques qui, s'ils ne sont point riches, sont disposés à le devenir en exploitant et en cultivant les terrains que la Société leur procure.

Mais que le colon n'oublie pas qu'une chaîne de montagnes gigantesques divise l'Amérique méridionale et le Pérou en deux versants, que le versant occidental ou du Pacifique est étroit, relativement très-peuplé, sujet à des révolutions fréquentes, mal arrosé, et formé de terrains d'alluvions de mauvaise qualité; que là, il n'y a ni sécurité ni profit pour lui. Au contraire, le versant oriental est immense; s'il est encore privé de bras, du moins les agitations politiques n'y pénètrent jamais; les plus grands fleuves du monde sont ses esclaves, le sol y est vierge et fécond, couvert des produits naturels les plus précieux; c'est là enfin qu'il faut aller. Partez, vous qui souffrez; partez, vous que l'infortune accable; vous serez mieux sur une autre terre. Là-bas vous vous enrichirez. Mais n'oubliez jamais que si vous émigrez pour l'Amérique du sud, c'est dans l'Amazone péruvien qu'il faut aller.

Ubi felicitas, Ibi patria! Là où est le bonheur, là est la patrie! Ainsi parlaient nos ancêtres lorsqu'ils colonisèrent le vieux monde. Qu'on ne nous reproche point notre enthousiasme, l'intérêt que nous semblons prendre à des pays si loin de nous; nous sommes désintéressés en la question, nous n'avons aucune préférence pour la nation péruvienne; si nous voulons attirer l'émigration sur les territoires de l'Amazone, nous le confessons, c'est à un point de vue patriotique; c'est dans l'intérêt de la France.

La vieille Europe ne se suffit pas; pour assurer sa subsistance, elle doit se procurer les productions étrangères; et, pour compenser sa prospérité croissante, il lui faut une expansion commerciale équivalente.

Les provinces de la vallée de l'Amazone sont douées d'une fécondité admirable; défrichez, exploitez, cultivez et envoyez sur nos marchés des denrées alimentaires de plus en plus abondantes, envoyez pour notre industrie les matières premières extractives et les bois précieux qui couvrent le sol; nous vous adresserons en retour nos produits manufacturés, les œuvres de notre génie industriel, les résultats de notre civilisation matérielle et de notre intelligence cultivée.

Est-ce là un *desideratum* de rêveur? Non. En un siècle, les Etats-Unis d'Amérique ne

sont-ils pas devenus le géant commercial qu'on connaît? et cependant ils ne possèdent point un sol, un climat aussi merveilleusement riches, aussi splendidement doués que celui dont les possesseurs nous appellent pour les fortifier de notre expérience et de nos bras, et où beaucoup de nous iront sans doute.

Mais, dira-t-on, pour qu'une aussi riche contrée soit demeurée inculte et presque inconnue au XIX^e siècle, il faut qu'il y ait là de grands obstacles, des difficultés de toute nature, dont quelques-unes sont insurmontables peut-être?

Eh bien oui! il y avait des obstacles, mais aujourd'hui ils sont levés et le seul qui persiste en partie sera bientôt aplani.

La plus grande des difficultés qui s'opposât à la colonisation de l'Amazone, consistait en ce que le Brésil tenant l'embouchure du fleuve, sa navigation n'était pas libre; mais l'année 1867 a vu s'accomplir un événement d'une importance considérable pour les progrès du commerce et de la civilisation.

Le 7 septembre, l'empereur du Brésil décréta que la vallée de l'Amazone était ouverte au commerce du monde et que sa navigation était rendue aussi libre que celle des eaux de l'Océan aux navires marchands de toutes les nations! Sa Majesté Don Pedro II, le plus éclairé des chefs d'Etat sud-Américains, a ainsi ouvert le pays le plus riche du monde à tous les hommes entreprenants, et offert ses trésors à toutes les nations de la terre.

Une autre difficulté consistait dans la réputation injustement faite à l'Amazone d'être un foyer de maladies, inhabitable pour les Européens, un repaire d'animaux féroces et malfaisants, et de sauvages barbares et sanguinaires; aujourd'hui que tout son cours a été étudié par des commissions péruviennes, brésiliennes, américaines, et anglaises; par des savants, des ingénieurs et des voyageurs comme Agassiz, Franz Keller, Leuzinger, Biard, Martis, Moke, James Orton et tant d'autres; que le fleuve et ses tributaires sont constamment sillonnés par des navires de guerre brésiliens et péruviens, comme par les paquebots de la « *Compagnie des vapeurs de l'Amazone*, » — on sait à quoi s'en tenir sur sa climatologie, ses ressources, et sur le caractère de ses habitants, hommes ou animaux.

Enfin, le dernier obstacle, le plus grand de tous, qui, aujourd'hui encore, n'est point levé complètement, est le défaut de communications. La contrée devant être regardée administrativement comme un groupe d'îles, et non comme une terre; les transports par bêtes de somme, par voitures ou par chemins de fer y sont absolument impraticables. Le bateau est, et sera toujours, l'unique véhicule de ces régions: or, il n'y a que peu d'années que la compagnie de navigation que nous avons nommée plus haut, a mis en exploitation régulière une ligne de paquebots de 600 tonnes, du *Paras* à *Manaos*, capitale de l'Amazone brésilien, et avec correspondance jusqu'aux frontières du Pérou. Ce service, quoique bien fait, n'est pas encore complet; mais il se complète chaque jour, et le gouvernement de la république de Bolivie, jaloux d'imiter l'empire du Brésil, va créer une ligne qui, partant aussi du *Para*, doit remonter l'Amazone et le *Madeira*, sur un trajet de plus de mille milles. Enfin, nous ne doutons point, si l'émigration répond aux appels de la « *Sociedad de Inmigracion Europea*, » que, sur la demande de son habile administrateur, le gouvernement du Pérou, comme celui du Brésil et du haut Pérou, ou Bolivie, ne favorise la création d'une grande Compagnie de navigation à vapeur, qui fera flotter son pavillon sur l'Océan d'eau douce du *Rio Amazonas*. Alors la vapeur, ce levier puissant de la civilisation moderne, sera le point d'appui de la colonisation du pays; elle

permettra l'exploitation des incommensurables richesses végétales d'une contrée comprenant trente degrés de longitude et vingt degrés de latitude.

La navigation mettra les colonies du haut Amazone ou Maranon Péruvien à quatorze ou quinze jours du *Para*, port de l'Atlantique en relations presque journalières avec le vieux monde à l'aide des steamers transatlantiques de quatre grandes Compagnies européennes; l'électricité les mettra en communication régulière et permanente avec l'Europe, à l'aide du câble télégraphique sous-marin livré au public en juillet de l'année dernière.

SCIENCE POPULAIRE

LES DISTANCES DES ÉTOILES

L'idée de l'univers a subi depuis le commencement de ce siècle la plus complète des métamorphoses, métamorphose dont peu d'hommes paraissent encore se douter. Il y a moins d'un siècle, les savants qui admettaient le mouvement de la terre (il y en avait encore qui s'y refusaient) se représentaient le système du monde comme un édifice borné par la frontière de l'orbite de Saturne, à une distance du soleil central égale à 109,000 fois le diamètre de la terre, ou à 327 millions de lieues environ. Les étoiles étant *fixes*, distribuées sphériquement à une distance *peu supérieure* à celle de Saturne. Au delà, on admettait volontiers un espace vide entourant l'univers.

La découverte d'Uranus, en 1785, fit voler en éclats cette ceinture formée par l'orbite de Saturne depuis l'antiquité. D'un seul coup elle recula les frontières de la domination solaire à la distance de 732 millions de lieues du centre du système, c'est-à-dire au delà de l'espace où l'on supposait vaguement les étoiles. La découverte de Neptune, en 1846, transporta de nouveau ces limites à une distance devant laquelle nos pères auraient frémi; l'orbite décrite par cette dernière planète du système est tracée à plus de un milliard de lieues du soleil.

Mais la puissance attractive de cet astre immense s'étend plus loin encore. Au delà de l'orbite d'Uranus, au delà de la route ténébreuse lentement parcourue par Neptune, les déserts glacés de l'espace sont sillonnés par les comètes, ces vagabondes du ciel, légères et échevelées, qui, en véritables chauves-souris de la nuit éternelle, se jettent à corps perdu dans un vol oblique et sans fin, rebrous-sant chemin lorsqu'une autre attraction les appelle, et, poussées par une excentricité sans égale, tombent dans la parabole et dans l'hyperbole. Il en est toutefois qui, soumises à l'attraction solaire, restent sujettes à son empire, ne voltigent point de système en système, suivent des courbes formées, mais néanmoins s'éloignent à des distances qui dépassent de loin celles d'Uranus et de Neptune.

Telle est la comète de Halley, qui s'enfonce dans l'espace jusqu'à un milliard trois cents millions de lieues du soleil. Telle est la comète de 1811, qui s'éloigne jusqu'à quinze milliards de lieues. Telle est encore celle de 1680, dont l'aphélie git à 32 milliards de lieues du soleil, lequel, vu de là, ne brille plus que comme une simple étoile, et qui cependant a encore le pouvoir de rappeler à lui la comète vaporeuse. Dans ces ténèbres silencieuses et glacées, la comète entend sa voix! Elle se retourne vers lui, et reprend son cours pour venir se réchauffer à ses feux, après une route immense qu'elle n'emploie pas moins de 44 siècles à parcourir, son orbite entière embrassant 88 siècles.

Ces nombres peuvent cependant à peine être comparés à ceux qui expriment les distances des étoiles. Quel moyen avons-nous de mesurer ces distances? Ici, ce n'est plus la dimension du globe terrestre qui peut servir de base au triangle, comme dans la mesure de la distance de la lune, et la difficulté ne peut pas être tournée non plus, comme dans le cas du soleil, par l'auxiliaire d'une autre planète. Mais, heureusement pour notre jugement sur les dimensions de l'univers, la construction du système du monde offre un moyen d'arpentage pour ces lointaines perspectives, et ce moyen, en même temps qu'il démontre une fois de plus le mouvement de translation de la terre autour du soleil, il l'utilise pour la solution du plus grand des problèmes astronomiques.

En effet, la terre, en tournant autour du soleil à la distance de 37 millions de lieues, décrit par an une circonférence (en réalité c'est une ellipse) de 241 millions de lieues. Le diamètre de cette orbite est donc de 74 millions de lieues. Puisque la révolution de la terre est d'une année, la terre se trouve, en quelque moment que ce soit, à l'opposé du point où elle se trouvait six mois auparavant et du point où elle se trouvera six mois plus tard. Autrement dit, la distance d'un point quelconque de l'orbite terrestre au point où elle se trouve à six mois de différence est de 74 millions de lieues. C'est là une longueur res-

pectable, et qui peut servir de base à un triangle dont le sommet serait une étoile.

Le procédé pour mesurer la distance d'une étoile à la terre consiste donc à observer minutieusement cette étoile à six mois d'intervalle, ou plutôt pendant une année entière, et à voir si cette étoile reste fixe, ou bien si elle subit un petit déplacement apparent de perspective, en raison du déplacement annuel de la terre autour du soleil. Si elle reste fixe, c'est qu'elle est à une distance infinie de nous, à l'horizon du ciel pour ainsi dire, et que 74 millions de lieues sont comme zéro devant cet éloignement. Si elle se déplace, on constate qu'elle décrit pendant l'année une petite ellipse, reflet de la translation annuelle de la terre. Chacun a pu remarquer, en voyageant en chemin de fer, que les arbres, les objets les plus proches courent en sens contraire de nous, et d'autant plus vite qu'ils sont plus proches, tandis que les objets lointains situés à l'horizon restent fixes.

C'est absolument le même effet qui se produit dans l'espace par suite de notre mouvement annuel autour du soleil. Seulement, quoique nous marchions incomparablement plus vite qu'un train express (onze cents fois plus !) et que nous faisons 650,000 lieues par jour, 27,500 lieues par heure, les étoiles sont toutes si éloignées que c'est à peine si elles bougent. Nos 74 millions de lieues de déplacement ne sont presque rien pour les plus proches mêmes. Quel malheur de ne pas habiter Jupiter, Saturne, Uranus ou Neptune. Avec leurs orbites cinq, neuf, dix-neuf et trente fois plus larges que la nôtre, les habitants de ces planètes ont dû pouvoir déterminer la distance d'un bien plus grand nombre d'étoiles que nous n'avons encore pu le faire.

Ce moyen de mesurer la distance des étoiles par l'effet de perspective dû au déplacement annuel de la terre avait déjà été deviné par les astronomes du siècle dernier, et en particulier par Bradley, qui, en essayant de mesurer la distance des étoiles par des observations combinées à six mois d'intervalle, trouva... autre chose. Au lieu de découvrir la distance des étoiles sur lesquelles s'étaient portées ses observations, il découvrit un phénomène d'optique fort important : l'aberration de la lumière, effet produit par la composition de la vitesse de la lumière avec le mouvement de la terre dans l'espace. C'est comme William Herschel, qui, en cherchant la parallaxe des étoiles par des comparaisons entre des étoiles brillantes avec leurs plus voisines, trouva les systèmes des étoiles doubles. C'est comme Fraunhofer, qui, en cherchant les limites des couleurs du spectre solaire, trouva les raies d'absorption dont l'étude a fondé l'analyse spectrale. L'histoire des sciences nous montre que bien souvent les découvertes ont été faites par des recherches qui ne les concernaient qu'indirectement. En prétendant atteindre par l'Ouest les frontières orientales de l'Asie, Christophe Colomb découvrit le nouveau monde. Il ne l'eût point découvert, et il ne l'eût point cherché, s'il eût connu la véritable distance qui sépare le Portugal du Kamtchatka.

(La fin au prochain numéro.)

LE CORDIER

... Je n'ai pas encore trouvé un cheval passable, et cela me fait marcher à pied, pas dans la ville, bien entendu, il faut s'y livrer à la plus absurde des gymnastiques, et mes vieilles bottes de chasseur d'Afrique ne pourraient opposer qu'une faible résistance à ce caillou dur et pointu qu'on appelle ici le pavé, mais de l'autre côté du Gers jusqu'au pied de la montagne de Saint-Christaux. Il y a là des chemins ombreux, de grands jardins tout imprégnés de senteurs tièdes où le soleil éclaire des toits couverts de tuiles de ce rouge particulier qu'on ne voit qu'en Italie et dans le Midi de la France.

C'est là que ton ami s'en va rêvassant tout à l'aise en compagnie du vieux Dick, qui montre les dents aux bérets des paysans et fait des mamours à des enfants qui ont les yeux grands comme des portes cochères.

L'autre soir, je me promenais donc dans la campagne et je regardais le soleil qui s'en allait disparaître derrière les vignes échelonnées. Il s'échancrait au fur et à mesure qu'il plongeait de l'autre côté de la montagne, et son cercle amoindri me faisait songer, je ne sais pourquoi, au dernier chapeau de Marguerite, tu sais, cette espèce d'auréole avec des coquelicots tout autour que tu nommais son disque !

Malgré moi, mes pensées s'en retournaient là-bas, et j'enfilais l'allée des regrets, quand, par un brusque mouvement, Dick brisa la laisse par laquelle je le rete-

nais et vint tomber comme un obus au milieu d'une bande de poules qui se mirent à bondir par-dessus les haies comme autant de balles élastiques.

Ici, Dick !

J'eus toutes les peines du monde à faire revenir mon animal de chien, et je dus, pour empêcher une nouvelle charge à fond, passer un mouchoir dans l'anneau de son collier.

Je m'en allais donc fort embarrassé, quand le hasard me conduisit devant un enclos où un cordier avait installé son industrie. Le brave homme, aidé de sa femme et de deux jeunes garçons, travaillait de tout son cœur. Trois petits enfants, jolis comme des amours et plus bouffis s'il est possible, semblaient trouver un grand plaisir à se fourrer mutuellement de la terre dans les oreilles, dans le nez et dans les autres parties creuses de leur petit individu.

J'entrai et je demandai à ce fabricant en gros de vouloir bien faire une exception en ma faveur en me vendant la ficelle nécessaire pour attacher mon bull, ce qui me fut immédiatement accordé. Je fis au cordier force compliments sur la qualité de la ficelle ; il les reçut avec un sourire modestement confiant, tout comme si je l'avais félicité sur la confection d'une œuvre d'art, et se refusa à rien accepter.

Les enfants avaient abandonné leur intéressante distraction pour commencer avec Dick une interminable partie. Désireux de répondre à l'amabilité du cordier par une autre amabilité, j'abandonnai mon chien aux enfants et je m'assis un instant.

J'avais souvent remarqué déjà que les paysans d'ici n'ont pas les allures lourdes et massives des paysans du Centre et du Nord ; les traits de la plupart d'entre eux ne manquent pas de finesse et leurs manières ont de l'élégance à la façon espagnole. Ces qualités étaient chez mon hôte plus fortement accusées que chez ceux de ses pareils que j'avais pu voir jusqu'alors.

— Votre métier se fait galement de la sorte, lui dis-je, et votre petite famille me paraît fort entendue.

— Il est heureux qu'il en soit ainsi, me répondit-il, car, seul, je ne pourrais pas grand chose ; ici chacun m'aide selon ses forces.

Il me dit cela d'une voix douce et bien timbrée, tandis que son regard semblait chercher à terre un objet égaré.

Je trouvais à mon cordier un certain air qui m'intriguait fort.

— Vous avez été soldat, lui demandai-je ?

— Certes, répliqua-t-il, j'ai fait mon temps, et ce n'est pas un mauvais souvenir de ma vie. Le père de ma femme est un vieux militaire et comme dit ma chanson :

Lou béou-pay qu'éro dispousat
De mé céda soun bén sa hille
Promou qu'éri brabe soullat (1)

— Votre chanson !

— Et moun Diou ! qui n'en a pas fait quelques-unes dans sa vie ? J'ai senti venir mes idées, je les ai rendues de mon mieux et écrit, ainsi que j'ai composé des chansons et des Noëls, des Noëls qui se chantent dans les églises, ajouta-t-il, avec un sourire plein d'une satisfaction naïve.

— Vous plairait-il de me dire quelque chose ?

— Vous n'y comprendriez rien. Mes vers sont en patois, et d'ailleurs notre patois est bien grossier.

— Je ne suis pas de votre avis, et puis, qu'importe ?

— Oh ! je ne me ferai pas prier.

Mon cordier poète enleva son chapeau, s'appuya à l'une des poutres de son hangar, posant la main sur la tête de l'ainé de

1. Mon beau-père se disposa
À me donner son bien, sa fille
Car j'étais un brave soldat.

ses fils, tandis que les autres, groupés autour de lui, ouvraient tout grands leurs beaux yeux.

— Que voulez-vous entendre, me dit-il ?

— Un Noël, si vous voulez bien.

Sans attendre davantage, de sa même voix douce, il commença le Noël demandé qu'il mena bravement jusqu'à la fin. Je n'en comprenais que quelques mots ; mais rien ne peut rendre le charme de cette mélodie triste, résignée, consolante. Lorsque le chanteur l'eut fini, il s'en fut un instant et revint avec un petit cahier de format des chansons populaires qui représentait la collection complète de ses œuvres. Je traduis deux strophes du Noël qu'il me chanta pour te les envoyer. Je trouve que ce sont deux charmantes choses, naïves et enfantines au possible.

Les voici d'ailleurs, tu jugeras ; il est bien entendu que c'est un dialogue entre un ange et un berger. Je traduis vers pour ligne :

L'ANGE

Alerte, petits bergers, Jésus vient de naître.
Couvrez à Bethléem afin de l'adorer.
Quittez votre troupeau, tout seul laissez-le paître.
N'en ayez pas souci, personne n'y touchera.
Moi, je vais demeurer dans la prairie,
Je vous le garderai avec bien de l'attention.

REFRAIN

Couvrez vite à Bethléem adorer le Messie,
Réclamer son amour et sa bénédiction.

LE BERGER

[tel langage ?

Pourquoi, charmant monsieur, nous tenez-vous un
Dites-nous, par hasard, s'avez-vous pas un trompeur ?
Jamais on ne nous a parlé d'un Dieu venu enfant
Et nous n'espérons pas un aussi grand bonheur.
Nous sommes dans le malheur, partout la barbarie,
La désolation est parmi les humains.

REFRAIN

Couvrez vite à Bethléem adorer le Messie,
Réclamer son amour et sa bénédiction.

Je ne puis tout citer ; voici au moins la fin :

LES BERGERS

Dieu, notre souverain, dans une étable,
Entre deux animaux est né pauvrement,
Prête à enfanter, à sa mère honorable
Personne ne daigna bailler un logement.
Priez bien pour nous autres, bonne Vierge Marie,
Bien grands pêcheurs qui demandons pardon.

REFRAIN

Prosternés à genoux, adorons le Messie,
Réclamer son amour et sa bénédiction.

J'ai passé deux heures avec mon poète à me faire traduire toutes sortes de charmantes choses de ce genre.

En artiste conscient de ses mérites, il me faisait remarquer lui-même les passages les plus réussis à son gré.

— Voyez, me disait-il, monsieur, le contraste qui existe entre le langage élevé de l'Ange et les simples réponses du berger. Lorsque je faisais ces Noëls, tout cela me venait naturellement, mais maintenant...

— Maintenant vous ne faites plus de vers ?

— Moun Diou, capitaine, où en trouverais-je le temps ? Lorsque je composais, je n'avais pas tous ces petits qui ne sont pas les moins bonnes de mes œuvres. Aujourd'hui, il faut travailler pour eux, et foi de Sengés ! ce n'est pas une petite affaire que de nourrir cette marmaille. Je ne me plains pas, au moins, quand la besogne ne manque pas, et, grâce au ciel, vous n'êtes pas le seul qui sachiez apprécier ma ficelle.

— Aussi, ne vais-je pas vous empêcher plus longtemps de travailler. Il me reste à vous remercier et à vous demander la permission d'apporter des brioches à tous ces jolis marmots.

— Elles seront les bienvenues. Merci, monsieur. Votre ferviteur, tout le monde sera heureux de vous revoir ici.

Je rentrai chez moi en me disant que... Mais que diable t'ai-je raconté là, mon pauvre ami, et vas-tu seulement me faire l'honneur de me lire ? J'en doute un peu, pas trop pourtant. Je me souviens de mes besoins de verdure et de lait chaud au lendemain d'une nuit de bac. Et puis, dans le cœur d'un Breton, il y a toujours un coin pour le Dieu des paysans... O...

NÉCROLOGIE

Nous regrettons d'apprendre la mort de M. Elzéar Labelle, décédé le 20 courant au soir, à la demeure de son oncle, M. J.M. Papineau. M. Labelle était malade depuis longtemps, et plus d'une fois la maladie l'avait conduit jusqu'aux portes du tombeau.

Si les soins et le dévouement de ceux qui le protégèrent depuis son enfance, avaient pu le sauver, il vivrait encore, mais il aurait fallu un miracle cette fois pour le guérir.

Il est mort à l'âge de trente-deux ans, en pleine possession de ses facultés mentales et en paix complète avec Dieu. Cette vie qu'il aimait tant, il en a fait le sacrifice, non pas avec joie, mais avec la résignation du chrétien.

Il était fils de M. J. B. Labelle et frère de M. Ludger Labelle, ce jeune homme de talent qui aurait pu devenir avec du travail, s'il eût vécu, l'un des premiers hommes du pays.

Nous avons déjà rendu hommage aux brillantes facultés intellectuelles du défunt ; nous avons dit tout ce qu'il y avait d'original et de piquant dans cette nature riche, mais inconsistante et capricieuse. Elzéar n'avait pas l'esprit réfléchi et profond de son frère aîné, mais quelle vivacité d'esprit ! quelle verve ! quelle originalité ! De l'esprit, il en avait jusque dans la pointe des cheveux, et il le semait partout, certain qu'il lui en restait toujours ; ses bons mots, ses joyeuses boutades, ses charmantes chansons faisaient les délices de ses amis. Ses amis ! Qui n'était pas son ami ? Qui ne recherchait pas sa compagnie ? Avec lui point de tristesse possible ; les noirs soucis, les sombres pensées fuyaient au souffle de cet esprit enjoué, qui ne voyait de la vie que le côté joyeux et ne semblait faite que pour le plaisir. Malade, tous les ans, durait trois ou quatre mois, l'hiver surtut, il reparaisait le printemps, aux premiers rayons du soleil en même temps que les feuilles et les fleurs, et on le voyait aller clopin clopant de porte en porte, annoncer sa résurrection à ses amis.

Quelques fois il faisait l'homme sérieux et semblait décidé à pratiquer la sagesse, à se livrer au travail. Mais à la première occasion, sa nature légère prenait le dessus, il sacrifiait Pothier à Béranger et, au lieu d'écrire une déclaration, faisait une chanson. Avocat, imprimeur, rédacteur de la *Guêpe*, commerçant même, il a été un peu tout cela, mais il ne put s'empêcher d'être avant tout poète et chansonnier.

Il laisse heureusement des souvenirs durables de son talent dans des épigrammes, des sonnets et surtout des chansonsnettes qui ne dépareraient pas les recueils des meilleurs chansonniers de la France. On y trouve la grâce, la naïveté et la bonhomie de Béranger unies à la vivacité, à la verve de Dupont. Plusieurs fois il avait promis et essayé de réunir dans un volume toutes ces fleurs charmantes écloses dans son riche cerveau, mais il est mort sans avoir pu compléter son œuvre.

Dire qu'il était doux, bienveillant, plein de sympathie pour tout le monde, est chose superflue. C'était un grand enfant, espiègle et capricieux comme sont les enfants, mais bon, doux et bienveillant, incapable de faire du mal volontairement à qui que ce soit, ne cherchant qu'à s'amuser et à amuser les autres, toujours prêt à rendre service à ceux qui l'avaient maltraité.

Pauvre Elzéar, beaucoup ne pourront croire qu'il est mort. Pourtant, c'est bien vrai cette fois. — *Bien Public.*

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Pour remédier à la bière quand elle commence à aigrir. — Lorsqu'on reconnaît que la bière est tournée à l'aigre, il faut y jeter quelques écaillés d'huîtres devenues blanches à force d'avoir été calcinées, ou bien un peu de craie fine en morceaux.

D'autres personnes y mêlent une demi-cuillerée de potasse par litre de bière.

Cette méthode est la préférable pour la remettre dans son état naturel : mais il ne faudra point ensuite attendre longtemps pour la boire.

Moyen de donner au chêne la couleur de l'ébène. — On plonge dans un bain d'acide sulfurique, des lames de bois de chêne, on les retire au bout de 35 minutes, leurs surfaces alors sont recouvertes d'une espèce de crasse jaunâtre ; on frotte ensuite les morceaux de bois teints avec de l'essence de térébenthine à plusieurs reprises, ce bois alors prend la couleur de l'ébène.

Beignets. — Espèce de pâtisserie qu'on peut varier d'une infinité de manières, mais qui doit toujours être faite au beurre, au sain-doux ou à l'huile. La bonne qualité des beignets tient beaucoup à la nature de la pâte qui enveloppe les substances qui en forment la base ; cette pâte doit être croquante, légère, et absorber peu de friture. On l'obtient telle en la composant de fleur de farine délayée avec du vin blanc, des jaunes d'œufs et une demi-cuillerée d'huile. On y introduit ensuite un blanc d'œuf fouetté en neige, l'addition d'un petit verre de bonne eau-de-vie contribue à la rendre encore plus légère.

SEMAINE POLITIQUE

Le lieutenant-général Sir O'Grady Haly, administrateur *pro tempore* de la Puissance du Canada, se trouve relevé de ses fonctions par l'arrivée du Gouverneur-Général dans les eaux canadiennes. Aussi va-t-il reprendre son commandement militaire à la Nouvelle-Ecosse.

L'hon. M. Royal, Ministre des Travaux Publics de Manitoba, est arrivé à Ottawa lundi, 18 courant.

A propos de cette province, on présume que les propositions faites au Premier par l'hon. M. Davis, pour dégager Manitoba de ses embarras financiers actuels, seront favorablement reçues par le gouvernement fédéral.

La date de janvier prochain, donnée comme l'époque de la convocation du Parlement, n'est nullement fondée.

En Angleterre, les inondations ravagent un grand nombre de comtés.

Les pertes sont considérables.

Torquay, Teignmouth et Dawlish ont été inondés et de grands dommages ont été causés aux propriétés.

Le *Seraphis*, ayant le Prince de Galles à son bord, a laissé le Pirée le 20 courant, pour l'Orient.

Les nouvelles d'Allemagne nous apprennent que l'appel du comte Von Arnim a été rejeté par la Cour Suprême de l'Empire.

Le roi de Bavière aurait aussi refusé d'accepter la démission du cabinet que celui-ci a cru devoir lui offrir à la suite d'un vote hostile de la Diète. Sa Majesté a approuvé néanmoins la conduite des ministres. Il a subséquemment refusé d'accepter une adresse de la chambre des députés.

Un décret royal ajourne la Diète bavaoise jusqu'à avis ultérieur.

Un autre décret met en force la loi impériale concernant les mariages civils.

L'empereur Guillaume, accompagné du feld-maréchal comte Von Moltke, du Secrétaire d'Etat Von Bulow et d'autres dignitaires, est arrivé à Milan dans l'après-midi du 18 courant. Le roi Victor-Emmanuel, l'héritier présomptif de la couronne, la princesse et le prince Amédée, escortés par le président du Conseil, M. Minghetti, et le ministre des affaires étrangères Visconti Venosta, reçurent l'empereur et sa suite à la gare du chemin de fer où les membres de la maison royale et des représentants des deux Chambres les attendaient.

Le ministre de la guerre Ricotti et le ministre de l'intérieur Contelli étaient aussi présents. La foule s'était assemblée à la station, et s'échelonnait le long des rues décorées, par lesquelles passa le cortège. On présume que l'empereur restera ici trois ou quatre jours.

En France, deux discours, l'un de M. Thiers, prononcé à Arcachon, près Bordeaux, l'autre de M. Rouher, prononcé à Ajaccio, ont été les événements de la semaine, car ils coïncident avec la prochaine réunion du Corps législatif.

M. Rouher a attaqué l'ex-président Thiers et les Orléanistes, en les accusant d'avoir fermé toutes les avenues du pouvoir. Il a blâmé le président MacMahon et dit que, depuis le 24 mai 1872, alors que le maréchal a été choisi comme président, il a encouru de lourdes responsabilités. M. Rouher a déclaré que la clause au sujet de la révision de la constitution est demeurée dans le domaine de la discussion. Les bonapartistes, a-t-il dit, sont en faveur du suffrage universel et combattront en faveur d'un appel au peuple, dans le but d'avoir une véritable expression de la volonté nationale.

On dit que le maire d'Ajaccio a été démis de ses fonctions pour avoir pris part

au banquet dans lequel M. Rouher a prononcé son discours.

M. Thiers, lui, dit au contraire que la république doit être maintenue. Il ne croit pas que les radicaux soient aussi noirs qu'on les peint, et pense que s'ils conquièrent le pouvoir, ils suivront une ligne de conduite différente de celle que leur supposent leurs adversaires. M. Thiers déclare aussi qu'il désire le renvoi de tous les fonctionnaires publics qui n'ont pas le respect de la forme républicaine en existence dans le pays. Il pense cette mesure nécessaire pour rendre les futures élections réellement représentatives. Il nia que la république isolerait la France, et affirma qu'elle pouvait compter sur la sympathie de l'Europe. La politique européenne à l'avenir sera la paix et la mise en pratique du principe de non-intervention. M. Thiers plaida également la cause du système moderne et libéral d'éducation.

En Espagne, on attend d'un jour à l'autre le décret royal convoquant les Cortès.

A. ACHINTRE.

NOUVELLES DIVERSES

ALMANACH AGRICOLE, COMMERCIAL ET HISTORIQUE DE J. B. ROLLAND ET FILS, POUR 1876.— Nous accusons réception de cette intéressante publication qui est à sa dixième année. Comme dans les précédentes éditions, on y trouve un choix très-varié de matières appropriées au titre du livre, entre autres la liste des syndics officiels et des officiers des terres de la couronne, les noms des juges de la cour supérieure, les lois de chasse et de pêche, la nouvelle loi des postes, etc., etc., et un nombre d'autres renseignements importants et d'un usage journalier à toutes les classes de la société.

C'est sans contredit l'almanach français le plus complet que nous ayons et dont le contenu correspond le mieux à son titre, aussi convient-il pour toutes les maisons comme pour tous les bureaux d'affaires. Il est en vente chez tous les libraires et chez les principaux marchands.

Prix : 5 centimes.

Le phare du Bic, l'un des plus importants du fleuve St. Laurent, a été incendié tout récemment. La cause de ce désastre est due à l'explosion d'une lampe. Le gardien ainsi que son épouse ont failli périr dans les flammes.

Nous avons reçu le premier numéro d'un nouveau journal : *Le Courrier Canadien*, publié à Woonsocket, R. I. Le rédacteur-proprétaire est M. Godefroi Labelle. Succès au courageux confrère.

Les travaux avancent toujours sur le chemin de fer Bichelieu, Drummond et Arthabaska. On nous informe que l'élevation et le nivellement de la terrasse (*d'imp*), sont terminés jusqu'à trois milles en deça d'Acton. Dans trois semaines ou un mois, le terrassement sera probablement fini jusqu'à ce dernier endroit.

Après cela, il ne restera plus que la pose des rails, qui se fera rapidement.

Mercrèdi, 20 courant, à l'ancien hôtel St. Nicholas, Place Jacques-Cartier, a eu lieu l'ouverture de l'Ecole des Beaux-Arts. Parmi les personnes présentes, on remarquait MM. G. Boivin et S. C. Stevenson, du Conseil des Arts et Manufactures, qui ont adressé quelques paroles d'encouragement aux élèves.

Cette année, les professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts et de dessin sont MM. Lorenz et Philippe Hébert, pour le dessin à main-levée; M. Massy, dessin mécanique et d'architecture; M. Briand, professeur de géométrie; M. Bardon, de modelage.

Cette école est sous le contrôle du Conseil des Arts et Manufactures.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

« Par voie du Cap Breton, on reçoit une fâcheuse nouvelle de notre colonie de Saint-Pierre et Miquelon. Dans une seule nuit, une famille entière, composée de M. François de L'Escale, vieillard millionnaire, M. Cartier, son gendre, la femme, les deux filles et les fils de celui-ci, enfin le gardien de la villa ont été assassinés. C'est pendant la nuit du 4 courant ou la matinée du 5 que ces sept personnes ont été assassinées, dans la magnifique résidence de M. de L'Escale, à un demi-mille de la ville de Saint-Pierre. Cette série de crimes a eu le vol pour mobile. Comme M. de L'Escale ne déposait jamais d'argent dans les banques, il est certain que les assassins ont emporté un butin énorme. »

POESIE

A MICHEL-ANGE

SONNET

Que ton visage est triste et ton front amaigri !
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière !
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri !

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri.
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière,
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Put d'imprimer au marbre une grandeur profonde
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui.

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.
A. BARBIER (Yambes)

AVENTURIERS ET CORSAIRES

LE GAOULÉ

VII

(Suite)

—Fais-toi conduire par Lucinde à l'endroit d'où je viens, et commande à l'homme que tu y trouveras de te répéter les mêmes paroles qu'il m'a dites. Au revoir, sœur, bon courage et bon espoir.

Macandal, après le départ d'Henri, s'était retiré dans le coin le plus obscur de la case, la tête penchée sur sa poitrine, les bras croisés dans l'attitude que l'on a donnée au Spartacus brisant ses fers. Macandal, qui certainement n'avait jamais entendu parler de Spartacus, méditait, à ce moment, sur l'issue possible de cette lutte où il allait peut-être jouer un rôle qu'il n'avait pas encore pu entrevoir.

La présence d'Antillia troubla son rêve mais y ajouta en même temps un splendide éclat qui éblouit les yeux du mulâtre. Subitement, l'horizon de son ambition s'était élargi, et la beauté de la jeune créole lui avait apparu comme le soleil d'un ciel jusqu'alors caché à ses regards. Macandal avait grandi dans sa pensée et dans sa propre estime, en proportion du rôle qu'il allait remplir. Il s'était dépouillé de son humilité, de son ignominie d'esclave *marron*, et il avait pris l'âme, les passions, l'orgueil d'un héros. Pour la première fois, il avait osé regarder en face une femme blanche, la fille de son maître, avec les yeux d'un homme et non plus avec ceux d'un esclave.

Il demeura un instant immobile, contemplant Antillia, et frissonnant aux paroles qu'elle prononça ; un nuage passa sur son cerveau et obscurcit sa pensée. Il ne put articuler un seul mot, et tomba à genoux devant la jeune fille, dans une attitude où celle-ci ne vit que du respect et de la soumission.

Lucinde ne se méprit point sur l'émotion et le trouble de Macandal. — Elle se rappela tout à coup l'enthousiasme avec lequel le mulâtre lui avait souvent parlé de sa jeune maîtresse. Ce fut comme un éclair dans la pensée de Lucinde, qui sentit son cœur se serrer, et ses dents coupèrent ses lèvres : le sang lui jaillit du cœur au cerveau, et elle ne put définir, en ce moment, qui elle haïssait le plus d'Antillia ou de Macandal.

C'eût été un tableau curieux à peindre, comme expressions diverses, que celui de ces trois personnages : l'un, maître à peine d'une passion subitement révélée, dont l'énergie s'épanouissait sur son visage avec une naïveté toute primitive ; l'autre, abritée dans l'orgueil de sa race et de son rang, ne soupçonnant pas qu'un esclave *marron* pût avoir tant d'audace, acceptait cet hommage avec une candeur charmante ; enfin Lucinde, frappée au cœur et mordue par le serpent de la jalousie, contemplant d'un regard plein de haine ce spectacle, que sa pensée n'aurait pu concevoir.

Antillia retira doucement sa main sur laquelle Macandal s'était courbé.

— Macandal, lui dit-elle, mon frère t'ordonne de me confier la cause de son départ précipité.

Le mulâtre se releva, et s'adressant à Lucinde :

— Le secret des blancs ne nous appartient pas, dit-il à la négresse. Laissez-moi seul avec mademoiselle Antillia.

Lucinde demeura immobile à sa place. Je n'affirmerai pas qu'elle eut compris

l'ordre que Macandal venait de lui donner.

— N'as-tu pas entendu ? reprit le mulâtre.

Lucinde ressentit au cœur un froid glacial ; elle se retira lentement et comme à regret. Elle feignit de s'éloigner, puis revint et colla son oreille contre la porte que Macandal avait fermée avec précaution. Elle entendit ainsi la confidence entière du complot. Ce secret, surpris en pleine ébullition de haine et de jalousie par la jeune négresse, lui parut être une arme que le ciel envoyait à sa vengeance. Lucinde, en proie à une sorte de délire, s'enfuit rapidement sans savoir où la fièvre poussait ses pas. Une sorte d'instinct la mit sur le chemin des bois de la montagne Pelée. Elle marcha de la sorte jusqu'à la nuit, s'arrêta sur le bord d'un des précipices qui encadrent le lit de la rivière Blanche, dont les eaux tourmentées par les roches grondent avec un bruit de catacacte, s'assit sur une large pierre, et, le menton appuyé dans sa main, elle se prit à réfléchir.

Antillia, après qu'elle eut reçu la confidence de Macandal, laissa le mulâtre dans la case de Lucinde, et rejoignit son père devant qui elle affecta un calme admirable.

Resté seul, Macandal eut peur des sentiments dont il était agité et de l'horrible perplexité où le plongeaient, d'une part, son amour audacieux pour Antillia, de l'autre, l'engagement qu'il avait pris avec Henri. Persisterait-il dans son dévouement plein d'abnégation, ou bien laisserait-il Fabulé commettre, et, au besoin, l'aiderait-il à commettre un crime dont le succès seul pouvait favoriser les rêves étranges que la présence d'Antillia avait subitement éveillés en lui ?

— Si je manque à ma foi promise, se disait-il, je m'avilis à mes propres yeux et aux yeux d'Antillia. En mettant mon courage, ma force, mon influence au service de sa race, je change de rôle ; je m'élève, je conquiers tout au moins sa reconnaissance. Il est vrai que je sauve son fiancé de la ruine et de la mort ; mais le mariage n'est pas encore accompli.

Macandal faisait, en sa conscience, des réserves pour l'avenir. Sa générosité n'était qu'un compromis ; les liens où il s'enchaînait étaient donc faciles à rompre au besoin. Il n'osait se montrer hors de la case de peur d'être surpris, malgré sa confiance dans le respect et la terreur qu'il inspirait, pour assurer sa liberté. Il demeura donc enfermé, roulant dans sa tête d'ardentes pensées.

Vers le soir, il se hasarda à plonger le regard dans la masse d'ombres épaisses qui couvraient le sol autour de lui. Il aperçut un forme blanche, immobile sur le seuil de la maison du maître ; c'était Antillia qui, debout, la tête appuyée sur son bras, épiait avec anxiété le retour de son frère. Les yeux de la jeune créole étaient obstinément fixés sur un chemin creux qui conduisait à la petite plate-forme où s'élevaient les bâtiments de l'habitation.

Macandal contempla avec attendrissement cette forme vaporeuse de la jeune fille, dont la robe blanche et le madras rouge, déjà porté chez les femmes créoles, tranchaient sur le rideau sombre de la nuit. Pas une lumière ne brillait dans la maison de M. d'Autanne, non plus que dans aucune des cases qui l'environnaient.

La tentation était grande pour Macandal de se rapprocher encore une fois d'Antillia, qu'il ne reverrait peut-être plus jamais. Il se fonda sur l'importance du service qu'il venait de rendre à la famille d'Autanne et à Du Buc, pour excuser l'audace de son action. Le mulâtre sortit donc de la case et se dirigea vers Antillia.

Celle-ci, en entendant un bruit de pas, fit un mouvement de retraite pour rentrer dans la case.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, murmura Macandal à mi-voix et en s'approchant respectueusement, c'est moi.

Antillia avait des larmes dans les yeux : son visage portait les traces d'une vive anxiété. Ce trouble de la jeune fille n'échappa point à Macandal.

— Vous êtes impatiente, mademoiselle, lui dit-il, de voir revenir votre frère. C'est à peine s'il pourrait être de retour, je ne l'attendais pas si tôt ; vous avez tort de vous inquiéter.

— Je ne suis pas maîtresse de mes pressentiments, répondit Antillia ; ce n'est pas seulement le retour de mon frère qui me préoccupe en ce moment, c'est l'avenir où j'entrevois les plus grands malheurs.

— Pour qui ?

— Pour nous autres colons ; pour Henri, pour moi !

— Pour ce qui est de vous et de M. Henri, répliqua le mulâtre, ne craignez rien. Je vous ai déjà sauvée de la mort une fois mademoiselle ; vous vous en êtes tous sou-

venus dans cette maison bénie pour vous montrer bons et indulgents envers moi. J'ai donc fait le serment à mon cœur de vous dévouer toute mon existence.

—Merci, répondit Antillia, qui fit quelques pas vers le chemin creux et en tendant l'oreille.

C'était une fausse alerte; elle revint s'appuyer contre la porte dans l'attitude de la résignation et de la souffrance. Les protestations de dévouement de Macandal n'avaient pas apaisé complètement ses terreurs et ses mauvais pressentiments.

—Où donc est Lucinde? demanda-t-elle.

—Je l'ai vainement attendue depuis votre départ de la case, mademoiselle. Lucinde se sera blessée peut-être que j'aie voulu rester seul avec vous, pour vous confier le secret que votre frère m'ordonnait de vous dire.

—Si Lucinde avait écouté et entendu cette confidence? fit Antillia avec un vif mouvement d'inquiétude.

—Ne craignez donc rien, mademoiselle, reprit Macandal. Lucinde vous est dévouée autant que moi, et si elle vous trahissait, je l'écraserais comme une couleuvre.

Antillia fixa de nouveau son regard sur le chemin où devait revenir Henri. Macandal, retiré à quelques pas en arrière, dominé par un reste de crainte que la condition de la jeune créole lui imposait, la contemplait avec une ardeur tout naïve, le cœur troublé, la tête en feu. Sa respiration était courte et saccadée, comme celle d'un homme en proie à une vive passion que la timidité ou le respect comprime.

On a habitude, depuis l'origine des colonies, les femmes blanches à ne point voir des hommes dans les esclaves. La candeur naturelle d'Antillia ne l'en eût elle pas préservée déjà, que le mépris naturel qu'elle ressentait pour Macandal, au milieu même de l'attachement qu'elle éprouvait pour celui-ci, ne lui permettait pas de donner aux paroles, aux regards du mulâtre aucune interprétation autre que celle d'une grande vénération et d'un profond dévouement.

Le danger réel qui eût pu résulter pour la jeune créole d'un contact si émouvant avec un homme de sa caste et de sa condition, n'existait pas en présence de Macandal. Antillia n'éprouvait même aucun embarras.

Tout à coup les sabots de deux chevaux résonnèrent sur les cailloux du chemin.

—Mon frère! s'écria Antillia en courant au-devant d'Henri, qui était accompagné de Du Buc, celui-ci portant en travers de son cheval une masse inerte qu'il déposa sur le sol. C'était Dubost garrotté et bâillonné.

—Macandal est toujours là, n'est-ce pas? demanda Henri en embrassant sa sœur.

—Me voilà, maître.

—Tiens, dit Henri au mulâtre en lui montrant Dubost, ceci est un dépôt que nous te confions. Tu vas conduire ou plutôt emporter cet homme à ton camp, et tu le mettras à l'abri de toute surprise et de tout coup de main. Tu me réponds de lui?

—Oui, maître.

—C'est une pièce de conviction dont nous aurons besoin un jour. Quant au commandeur de l'habitation Du Buc, il est au cachot et aux fers, je suis arrivé avant qu'il ait pu communiquer avec le messager de Fabulé. Maintenant, le reste nous regarde; et cette coquine nous paiera cher son audacieux caprice. Mais, reprit Henri avec une fermeté imposante, tu m'as juré fidélité, Macandal; je puis en toute occasion, quelque événement qui survienne, me fier à toi, n'est-ce pas?

—Vous le pouvez, maître.

—Tiens, vite ce verre d'eau de-vie. A ta santé, Macandal!

Les deux créoles et le mulâtre trinquèrent dans l'ombre. A la face du soleil, ils n'eussent pas osé le faire.

Tu ne pourras gagner ton camp avec ce fardeau, dit Henri; prends mon cheval.

—Votre bête ne me servirait à rien; je ne fais pas dix pas que je serais obligé de l'abandonner; nos chemins ne sont point faits pour être traversés à cheval.

Ce disant, Macandal saisit Dubost et le chargea sur ses épaules.

—Adieu, maître... adieu, mademoiselle! demain matin votre homme et moi nous serons rendus à mon ajoupa.

Macandal s'éloigna d'un pas rapide.

En même temps que celle-ci, une autre scène se passait aux bambous de la rivière Blanche.

Lucinde avait gagné le lieu du rendez-vous assigné par Fabulé au commandeur de Du Buc, et lui avait annoncé la révéla-

tion de Macandal et la ruine de son projet.

—Tu mens! s'était écrié le chef marron. Dans sa pensée, la haine qui les divisait ne pouvait porter Macandal à cette extrémité, de préférer servir la cause des colons plutôt que de favoriser, au moins par l'inaction, une entreprise qui devait mettre l'île toute entière à la merci des esclaves.

—Tu mens, reprit le nègre en saisissant par les poignets Lucinde qui poussa un cri de douleur, et tu veux m'entraîner dans un piège. Je ne bougerai pas d'ici, et tu y resteras avec moi; j'attendrai toute la nuit, s'il le faut, le commandeur de l'habitation Du Buc. Et mon nègre, que penses-tu qu'ils aient fait de lui?

—Crois-tu, répliqua Lucinde, que s'ils ont arrêté le commandeur, comme cela est probable, ils n'auront pas arrêté également ton messager?

—Qu'importe! murmura Fabulé en abattant de son bangala les tiges des bambous; qu'importe!... J'attendrai.

Cette obstination de Fabulé à ne point abandonner le lieu de son rendez-vous favorisa précisément la retraite de Macandal, qui arriva sans encombre à son camp avec son précieux fardeau.

Dubost, inquiet de son sort, et ne sachant à quoi attribuer ce changement de captivité, avait interrogé le mulâtre sur la cause de sa transportation au milieu des marrons.

—Votre femme veut vous faire assassiner, répondit celui-ci, selon les instructions qu'il avait reçues, et les colons qui sont vos amis vous arrachent à la mort.

Il faisait grand jour quand Fabulé, ne doutant plus de l'exactitude du récit de Lucinde, se décida à regagner ses bois. Il emmena avec lui la jeune négresse, comme otage ou comme consolation, il ne savait pas encore définir à quel titre.

VIII

Les événements que nous venons de raconter avaient, aux yeux des colons, trop de gravité pour que la simple arrestation d'un commandeur et du messager de Fabulé les satisfît. Quant à l'enlèvement de Dubost, c'était là un secret que d'Antillia et Dubuc avaient dû garder pour eux seuls; et, si heureux qu'ils fussent du secours inattendu de Macandal, ils répugnaient encore à se fier absolument à ce mulâtre qu'un caprice ou la nécessité peut-être d'assurer son salut pouvait entraîner à les trahir.

Pour toutes ces causes, les deux jeunes créoles résolurent de hâter le dénouement de cette aventure. Le plus court et le plus prompt moyen leur parut être de tenter une démarche auprès du marquis de la Varenne, démarche qui aurait pour objet de signaler au gouverneur, en lui demandant justice, le complot de Fabulé et de ses complices.

Cet avis fut partagé par les habitants du Prêcheur, et on convint qu'une députation, choisie parmi les plus vieux et les plus notables colons, se rendrait auprès de la Varenne. Une pareille détermination ne pouvait demeurer une affaire secrète. Le bruit en parvint à Saint-Pierre avant que la députation y arrivât. Maubrac et la comtesse en furent informés et comprirent qu'il y allait de leur intérêt de déjouer l'effet de cette démarche. Ils eurent recours, d'un commun accord, à deux moyens susceptibles d'un plein succès; la violence et la fourberie.

XAVIER EYMA.

(A continuer)

Les fiançailles, mariages ou décès sont publiés dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE

Le 19 du courant, à la Chapelle St. Louis de la Basilique de Québec, par le Rév. A. Godbout, Mademoiselle Marie-Béatrice Auger, de St. Roch de Québec, à Joseph-Xénophon Lavoie, éc. avocat, notaire et registraire du comté de Gaspé.—Pas de cartes.

LA COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE

BURLAND-DESBARATS

(A responsabilité limitée.)

AVIS.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE Annuelle des Actionnaires de la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS aura lieu au bureau de la Compagnie, 319, rue St. Antoine, en la cité de Montréal.

Mercredi, le 3me jour de Novembre 1875.

à 3 heures p.m. pour recevoir le rapport des Directeurs et élire un Bureau de Directeurs pour l'année prochaine.

Par ordre, JOHN HUGH ROSS, Secrétaire-Trésorier.

MONTRÉAL, 16 Oct 1875.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital, - - - - - \$6,000,000
Fonds Disponibles, pres de - - - - - \$1,200,000

DIRECTEURS:

JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz." J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple."
ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains." W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada."
M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada." ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puisse."
DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Co., Négociants.
J. ROSAIRE CHIBAUDEAU, Directeur "La Banque Nationale." HUGH MACKAY, de M. J. MacKay & Frère, Négociants.

OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL.
Gérant Général: ALFRED PERRY. Secrétaire: ARTHUR G. GNON.
Sous-Gérant: DAVID L. KIRBY. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voiles de premières classes.

BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTRÉAL. 5-46-52-1

A VENDRE

A St. Pacôme, Comté de Kamouraska, la célèbre jument trotteuse "FIRE FLY."
S'adresser à M. le Curé de St. Pacôme. 6-38-0-131

GRAND ASSORTIMENT DE MIROIRS DE TOUTES DIMENSIONS.

Gravures et Chromos.

GAUTIER & VERVAIS,

Orfèvres et Fabricants de Cadres, RUE CRAIG, No. 554, MONTRÉAL. 6-37-13-128.

MM. MEILLEUR & Cie.

Attirent l'attention du public sur la variété de POELES DE CORRIDORS

de premier choix qu'ils ont en vente à bon marché, entre autres:

Le "GOLDEN LIGHT," "L'ARGAN," "L'AMERICAN BASE BURNER," "L'ORIENTAL," Etc.

POELES DE CUISINE:

"L'OLIVE BRANCH," le "MARLBOROUGH," le "NEW ENGLAND RANGE," le "GOOD NEWS," Etc.

Leur assortiment de COUCHETTES est sans comparaison. Aussi Ferronnerie, Coutellerie, Baguettes d'Escalier, Corniches de Rideaux, etc., etc.

MEILLEUR & CIE.,

652, RUE CRAIG, Près de la Rue Bleury. 6-37-26-129.

FOURNAISES A AIR CHAUD EN FER BATTU

de Manufactures Américaines, simples dans leur construction. DONNANT LE PLUS DE CHALEUR; AVEC LE MOINS DE CHARBON, ne dégageant aucun gaz, et se réglant très facilement.

Chez L. J. A. SURVEYER, No. 524, RUE CRAIG.

POELES! POELES!! 1875.

POELES A CHARBON pour passage, les plus améliorés, de toute dimension.

Chez L. J. A. SURVEYER, 6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

Librairie Ovide Fréchette,

OAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, HAUTE-VILLE, QUÉBEC.

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature, tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons.

Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Étrangers. Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition.

On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

LE VIDO.

EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR.

AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une élatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par 1 malle recevra une bouteille par la malle suivante. Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875.

Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 6-17-52-100 190, Rue St. Laurent.

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFFEBVRE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute falsification et supérieur à tout vinaigre importé. En gros et en détail VINAIGRERIE en Entrepôt de Montréal 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nous expédions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions: 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$10 dans une heure. Adressez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plumes, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patente, un lot de parfumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centimes.

MEILLEURE Montre Imitation d'or, celle qui se vend le mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé; balancier d'expansion; mouvements en nickel; couvert merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or et aurait coûté \$60 au \$100. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$30. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. sous le sceau de l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampille pour notre catalogue illustré. Adressez: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

"CARLESANG, C'EST LA VIE."

CELEBER PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE

(Marque de Commerce:—"Blood Mixture") LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoie et élimine du sang toutes les impuretés et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies

les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure les Scorbut et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures Glandulaires

Élimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause. Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Dos Milliers de Témoinages attestent de son efficacité.

Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisnes, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MÉDECINES PATENTÉES de l'univers.

Soul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECARIÉS HALL, LINCOLN, ANGLETERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MERCER & Cie., MONTRÉAL Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE"

Publiée tous les Jendis à Montréal, Canada, Par la Compagnie Hurland-Desbarats.

ABONNEMENT: \$3.00 par année. Aux États-Unis: 3.50 Par numéro: 7 Centimes.

Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES: 10 Centins la ligne. Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration.

L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de port sont payés par la Compagnie.